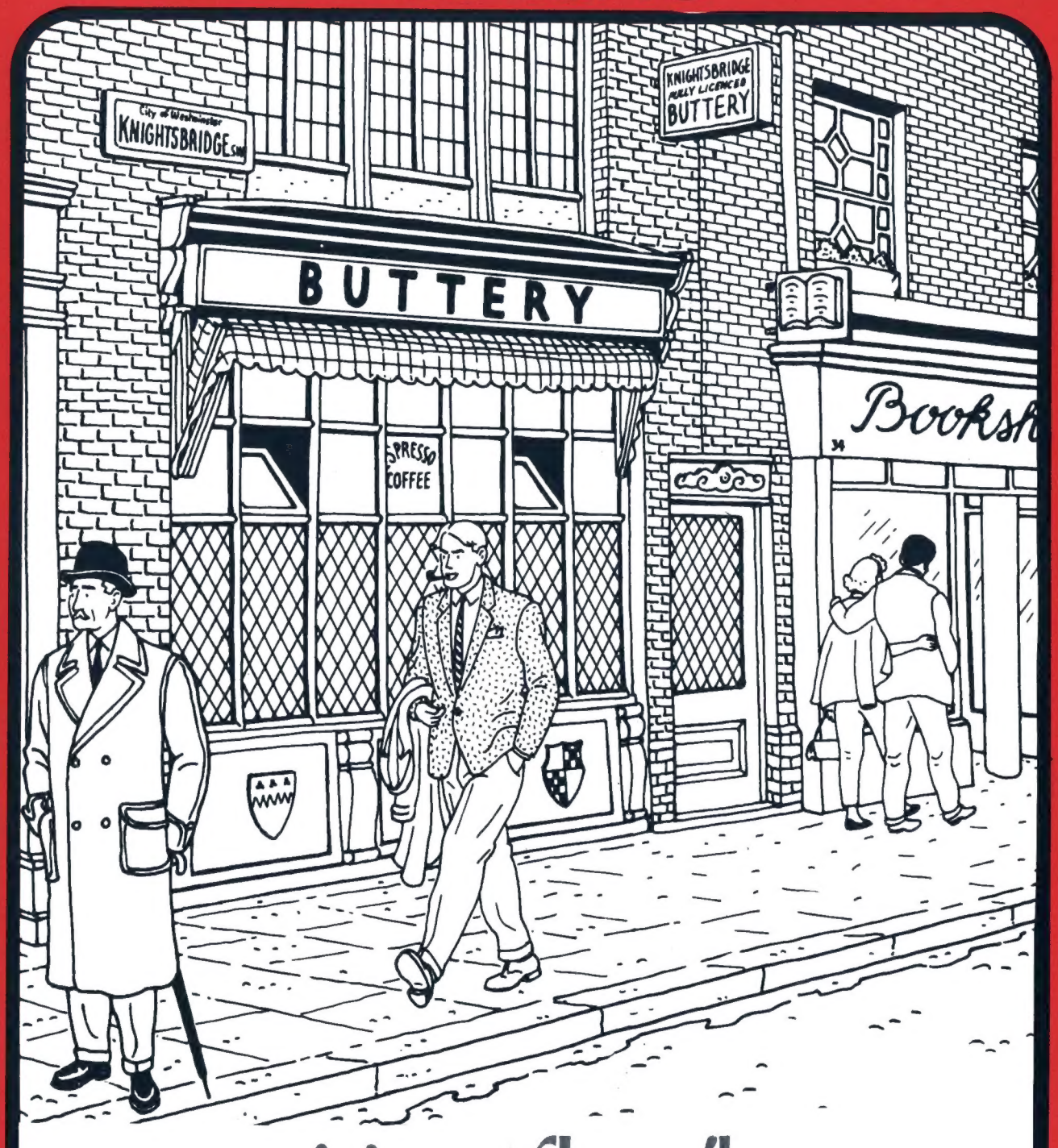
SCHTROUMPF fanzine



sirius/floc'h
les italiennes

Floc'h~

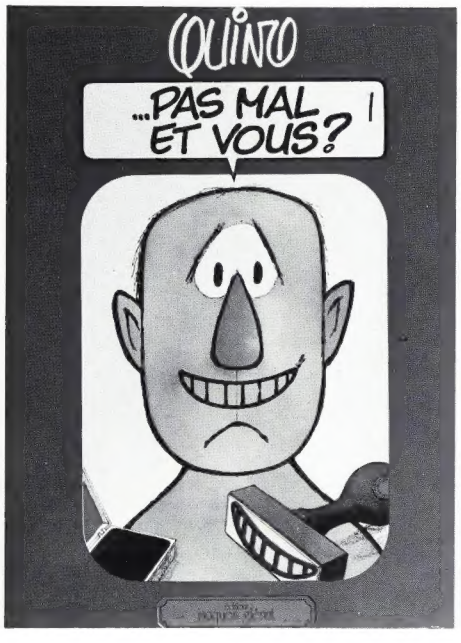
MENSUEL : N° 16 FEVRIER 78

éditions jacques glénat

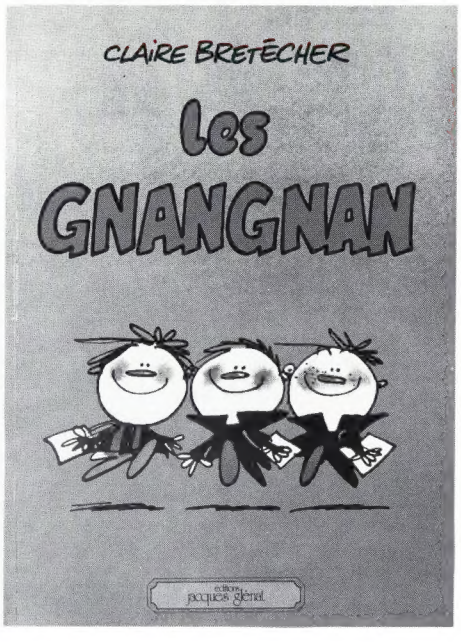
éditions jacques glénat

NOUVEAUTES
10 FEVRIER 78

Collection cartonnée



Album cartonné, 48 pages noir et blanc. Le premier recueil en France du célèbre dessinateur argentin QUINO. 24 F



Album cartonné, 48 pages noir et blanc.
Réédition. 24 F

Album cartonné, 48 pages noir et blanc.
Réédition. 24 F

Collection Bdécouvertes

L'une des premières séries de Marijac.
Broché, 20 F

Un classique extrait des pages de Vaillant.
Broché, 20 F

Les mémoires de Marijac. Un des pionniers de la BD raconte sa vie et l'histoire de son journal Coq Hardi. 29 F
Nombreuses illustrations.

Revues

- CAHIERS DE LA BANDE DESSINEE N° 35 consacré à Hubinon, le dessinateur de Buck Danny, "Barbe rouge", etc. 52 pages, 12 F (exo).

- SCHTROUMPFANZINE N°16 : nouvelle formule avec interview de Floch et de Sirius, "les Italiennes", nombreux articles. Couverture de Floch. 10 F (exo).

- CIRCUS N° 12 : l'Invité : Gérard Lauzier et toujours "la Bande à Bonnot", Godard, Leguen, Bonvi, Wininger, Ramaïoli, Poïvet, etc. 20 F (exo)

ENTRETIEN AVEC FLOC'H

Parmi les nouveautés de la fin de l'année 1977, un album retient particulièrement l'attention, par son graphisme qui renoue avec la tradition de l'école belge et aussi par l'originalité du scénario. « Le rendez-vous de Sevenoaks » marque sans conteste un retour aux sources en quelque sorte, mais enrichi de toutes les libertés qu'a acquise la bande dessinée depuis la naissance de Tintin. Schtroumpfanzine a rencontré Floc'h le dessinateur de ce « Rendez-vous à Sevenoaks ».

— Floc'h c'est votre véritable nom ?

F. — Oui, bien sûr. L'apostrophe est même d'origine.

— Vous abordez la bande dessinée avec « le rendez-vous de Sevenoaks » sur un scénario de rivière. On peut sans trop s'avancer dire que vous renouez avec le style de dessin dit « de l'école de Bruxelles », pourquoi ?

F. — Avec tout le respect que j'ai pour eux, Hergé et Jacobs sont aujourd'hui à la fin de leur carrière. Nous n'attendons plus rien d'eux tant ils nous ont offert d'albums merveilleux, intemporels. Leur graphisme reste ce qui me touche de loin le plus, il est le plus lisible sans être simpliste et il ne vieillit pas. Il ne méritait pas d'être une pièce de musée. Il fallait donc reprendre cet héritage mais pas de n'importe quelle façon. Je ne pouvais me permettre cette audace que sur un scénario qui aurait tenté de donner à cette école un souffle nouveau tout en lui rendant hommage. Là François Rivière intervient, d'autant mieux que notre complicité à créer du neuf avec du vieux fut totale. De plus nous sentions que la nostalgie de cette époque se faisait de plus en plus grande.

— Comment est né Sevenoaks ?

F. — Très symboliquement ! Nous allions à Bruxelles, Rivière et moi, pour rencontrer Hergé. C'était en 1975. Dans le train, François m'a parlé d'un roman fantastique qu'il avait imaginé 7 ans auparavant sans jamais l'écrire avec des tas de références littéraires à une certaine tradition du roman terrifiant (André de Lorde) du roman policier à problème (Agatha Christie) et au cinéma (Hitchcock). J'ai alors tout de suite senti que je tenais la grande idée qui me permettrait de faire de « l'école de Bruxelles », d'autant plus que Rivière est lui-même un passionné de cette époque, et je lui ai proposé d'en faire une adaptation B.D. Le projet nous

Ph. J. Léturgie

emballa tant qu'en arrivant en gare du Midi à Bruxelles, « le Rendez-vous de Sevenoaks » était déjà bien avancé. En fait, je m'étais mis là dans le bain beaucoup plus tôt que prévu...

— Ce premier album est donc un apprentissage ?

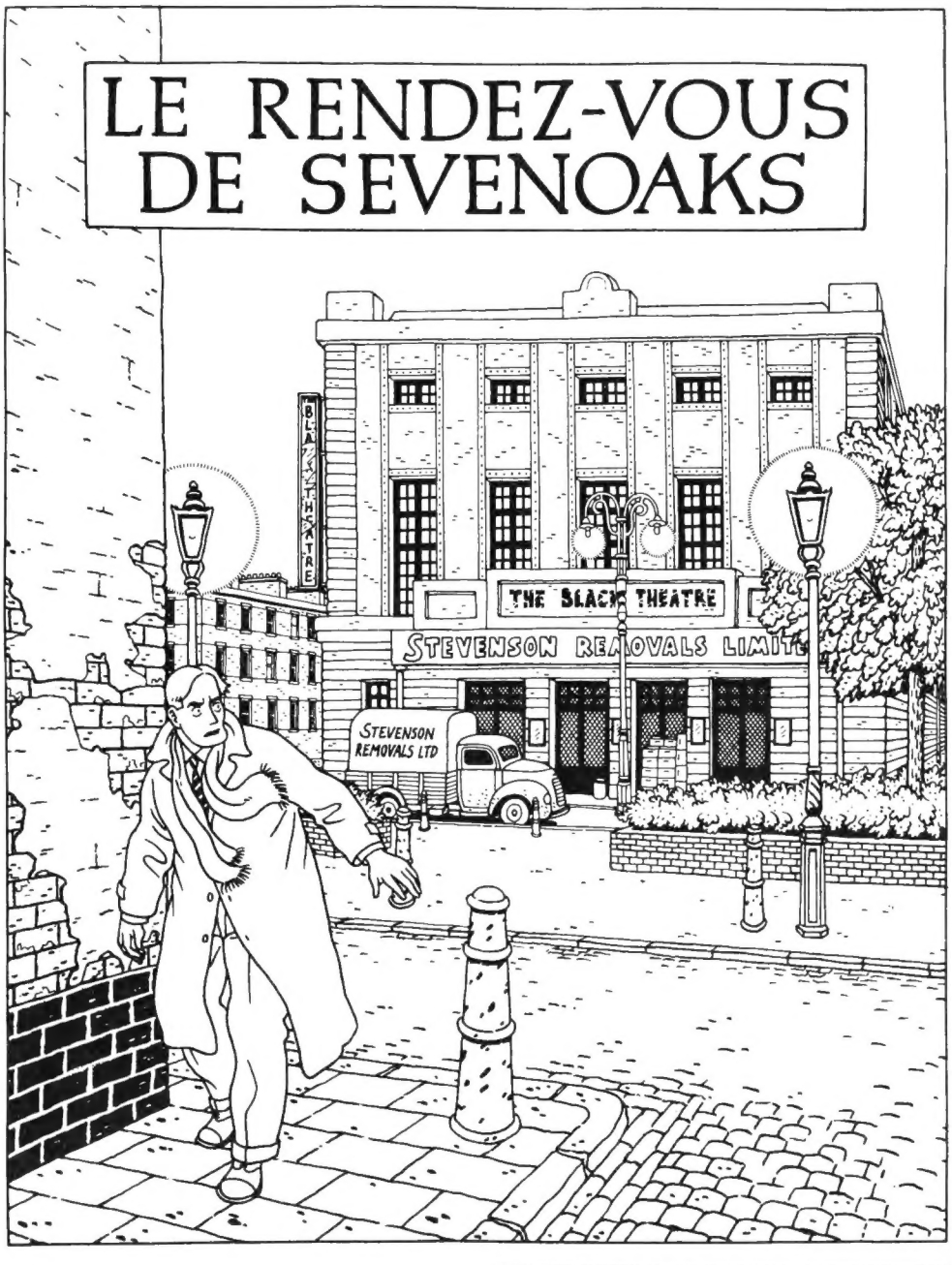
F. — Oui, et c'est finalement le meilleur. Si j'avais travaillé seul, probablement sur des histoires courtes, j'aurais eu tendance à toujours refaire la même planche. Travailler sur un album avec un scénariste impose une rigueur qui est nécessaire pour progresser. Arrivé à la planche 47 on constate alors qu'on redessinerait la première planche bien différemment. En réalité, après avoir laborieusement dessiné sept planches de Sevenoaks (et pour cause : n'ayant jamais fait de B.D., j'avais tout un langage à assimiler) j'ai réalisé huit planches pour *Imagine* sur un scénario de Rodolphe, et ces huit pages, bien que mauvaises graphiquement, m'ont permis d'apprendre les ficelles du métier. Ce qui n'a pas empêché Sevenoaks de comporter bien des naïvetés. Le « Dossier Harding » actuellement en cours de réalisation sera, je l'espère, cent fois plus abouti.

— Le « rendez-vous de Sevenoaks » ne cache pas ou vont vos préférences graphiques

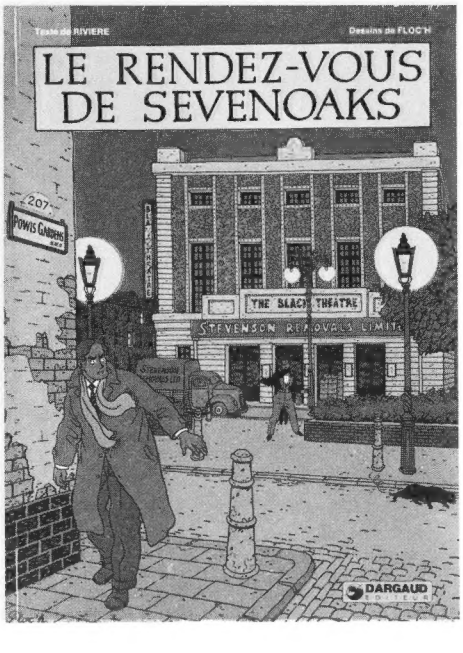
F. — Il est évident que j'apprécie par dessus tout Hergé et Jacobs dont j'aime chez le premier la souplesse du trait, chez le second, la richesse des images. Vous savez, d'un point de vue graphique, un premier album est un gros poids, et le temps et l'expérience se chargeront de m'apporter un style propre, même s'il restera sans doute très « école de Bruxelles ». Toutes proportions gardées, Gir a fait du Jijé pendant pas mal de temps, voyez où il en est à présent. Et puis, d'un autre point de vue, l'album s'est épuisé en deux mois, c'est là un signe qui démontre bien qu'il y avait un public qui attendait un renouveau du genre.

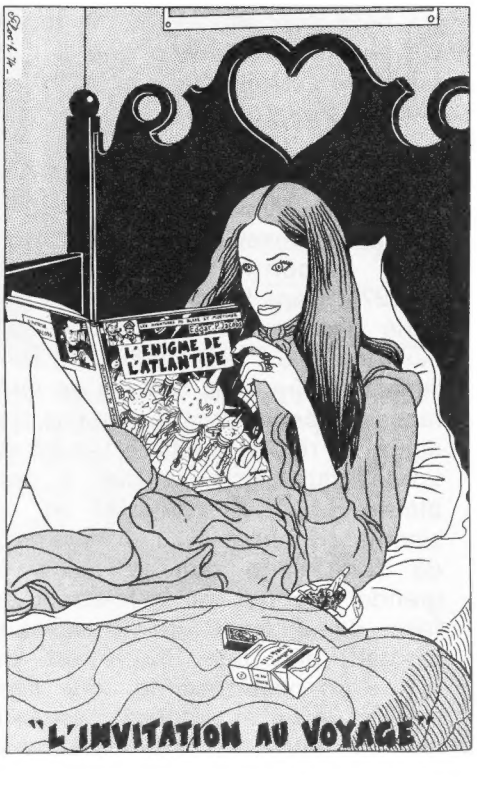
— N'avez-vous pas l'impression de vous adresser à un public qui n'est pas à proprement parler le public habituel de la B.D. ?

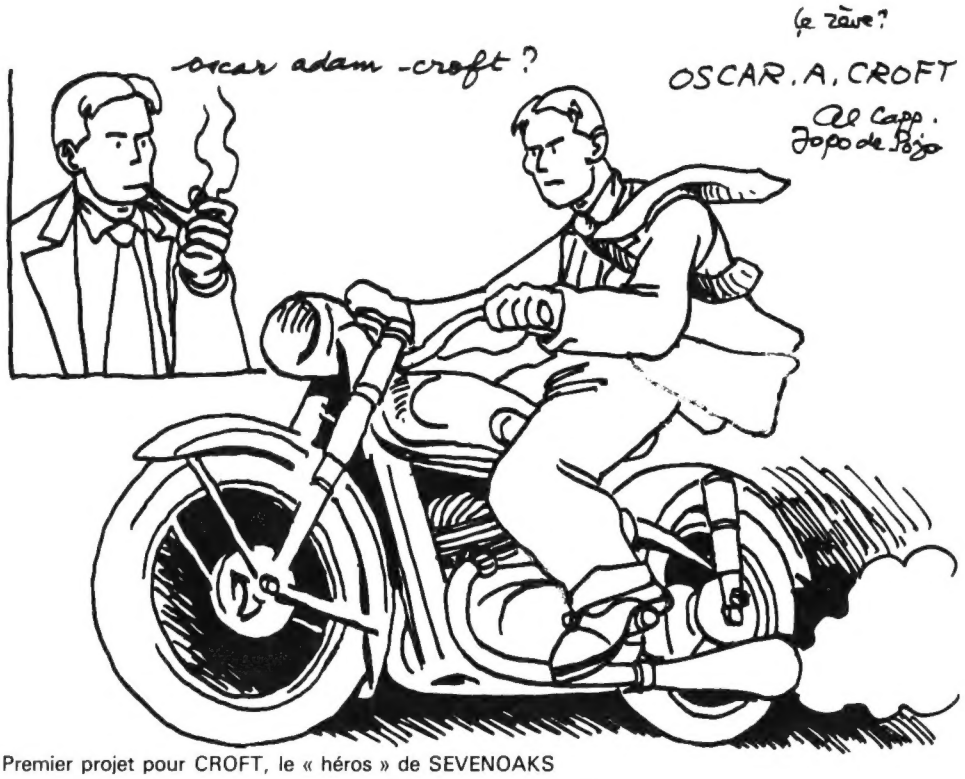
F. — Tant mieux, alors ! Rivière écrivait dans l'introduction du « Rendez-vous de Sevenoaks » dans *Pilote :* « on le verra, la lec-



Projet ... et couverture définitive







Premier projet pour CROFT, le « héros » de SEVENOAKS

Carte de vœux

ture achevée, le rideau retombé, notre projet veut faire perdre à la vision enfantine un peu de son innocence. Il aimerait aussi nouer entre la bande dessinée et d'autres genres des rapports malicieux par le biais des références. » Le cinéma, la littérature nous passionnent aussi. Pourquoi se priver de clins d'œil qui font le charme des relectures. (Régis Franc que j'aime beaucoup, est là, qui ne s'en prive pas). Cela dit, Rivière et moi avons craint de faire de la B.D. un peu élitiste, mais là encore, nous comptions beaucoup sur le côté sécurisant du graphisme belge pour, finalement, jouer un tour au lecteur. De toute évidence au début de l'histoire, chacun voit en George Croft un nouveau héros dans un cadre classique et puis à la fin, tout bascule, le héros comme le lecteur. Certains se laissent entraîner, d'autres non, l'important pour nous est de détourner ceux qui nous lisent de la route habituelle. A ce propos, Rivière et moi considérons « Les Bijoux de la Castafiore » comme une œuvre majeure, car Hergé maîtrisait alors totalement sa création. Curieusement d'ailleurs nous espérions de belles critiques dans la presse pour accrocher le public, alors que ce dernier s'est jeté sur l'album sans attendre, et je crois pouvoir dire que le graphisme belge y est pour beaucoup.

— Vous faites beaucoup de clins d'œil dans vos dessins. A une époque où les gens ont de moins en moins de temps, ne pensez-vous pas aller à contre courant des choses ?

F. — Une bonne bande dessinée est pour moi une B.D. qui peut se relire cent fois sans lasser. Les clins d'œil sont des plaisirs de seconde lecture et c'est, je crois, très important de pouvoir espérer redécouvrir des choses. Cela pousse à détailler le dessin et non à le survoler, et les gens ont tellement besoin d'apprendre à regarder. Moi-même, qui suis dessinateur et passionné, je découvre tous les jours de nouvelles images en relisant Hergé et Jacobs parce qu'à chaque fois je me laisse emporter par le récit. Si le dessin n'est qu'un support de l'histoire, la B.D. reste un art mineur. Il faut viser à un équilibre parfait entre le graphisme et le texte. (Qui se souvient, par exemple, qu'Hergé s'est offert le luxe de commencer une histoire par le mot fin ?) Et puis, la

B.D., contrairement au cinéma, présente l'avantage de pouvoir être lue au rythme qui convient à chacun. Sachons donc l'apprécier. Quand je dessine un intérieur, j'espère toujours que le dessin sera suffisamment attrayant pour que le lecteur ait envie de s'y installer. Une B.D. ce n'est pas une course parfaite. Lire une bande dessinée en huit minutes, ça ne m'intéresse pas.

— Comment se passe votre collaboration avec Rivière ?

F. — Pour le premier album, Rivière avait donc conçu l'histoire dans sa tête. Nous l'avons découpée ensemble au fur et à mesure au cours de longues séances de discussion, aussi bien à Paris que lors des repérages à Londres. Chacun reste maître de son domaine, mais rien ne se fait sans la complicité de l'autre. Je tiens d'ailleurs à dire que je n'éprouve aucun sentiment de faiblesse parce que je n'écris pas mes scénarios. Il y a des gens qui ont l'écriture facile, d'autres le dessin. Je ne vois pas pourquoi, pour l'instant en tout cas, j'irai écrire des histoires qui ne seraient certainement que moyennes. Pour la seconde bande, « le Dossier Harding », François avait conçu une petite enquête, à la Agatha Christie, mais voulait surtout développer une ambiance hitchockienne. Je lui ai demandé d'agrémenter cette intrigue policière d'une intrigue sentimentale, pour que l'histoire se lise sur deux plans.

— Il n'y a pas vraiment de héros dans vos bandes ?

F. — Exactement. Tardi et d'autres avaient innové en créant des antihéros qui restent malgré tout des héros. Rivière est allé plus loin en créant un héros qui n'est qu'un personnage de fiction sorti de l'imagination d'un romancier.

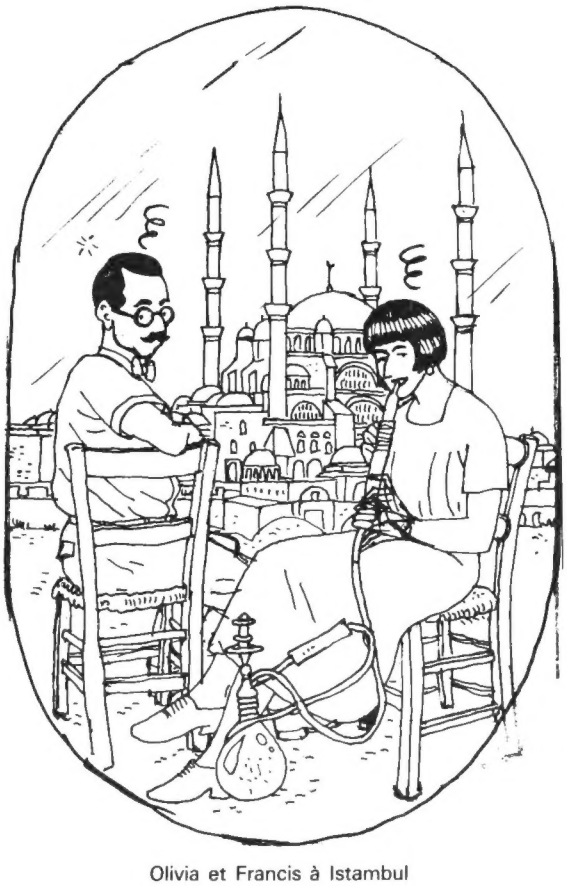
— Le héros ne vous tente pas ?

F. — Non. Dans la seconde histoire nous retrouverons quelques-uns des personnages du « Rendez-vous de Sevenoaks », mais ce ne sont pas eux qui font l'histoire. C'est plutôt une sorte de trait d'union.

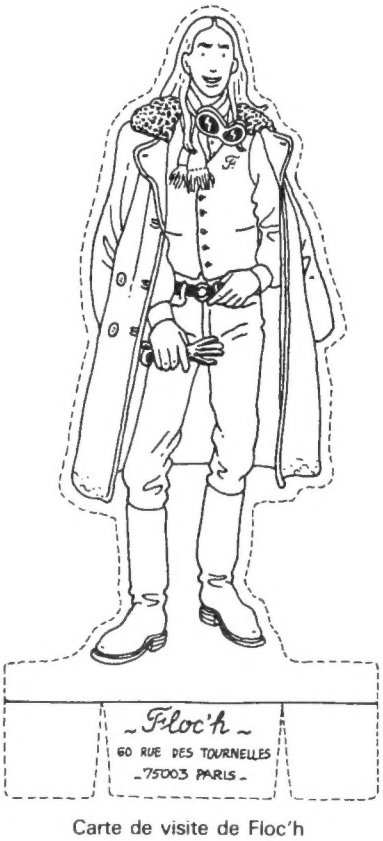
— Pourquoi avoir choisi Londres comme cadre ?

F. — Je connais bien Londres, Rivière aussi, et c'est à mon avis

Floc'h et Rivière — Ph. F. Breugues



Olivia et Francis à Istambul



Carte de visite de Floc'h

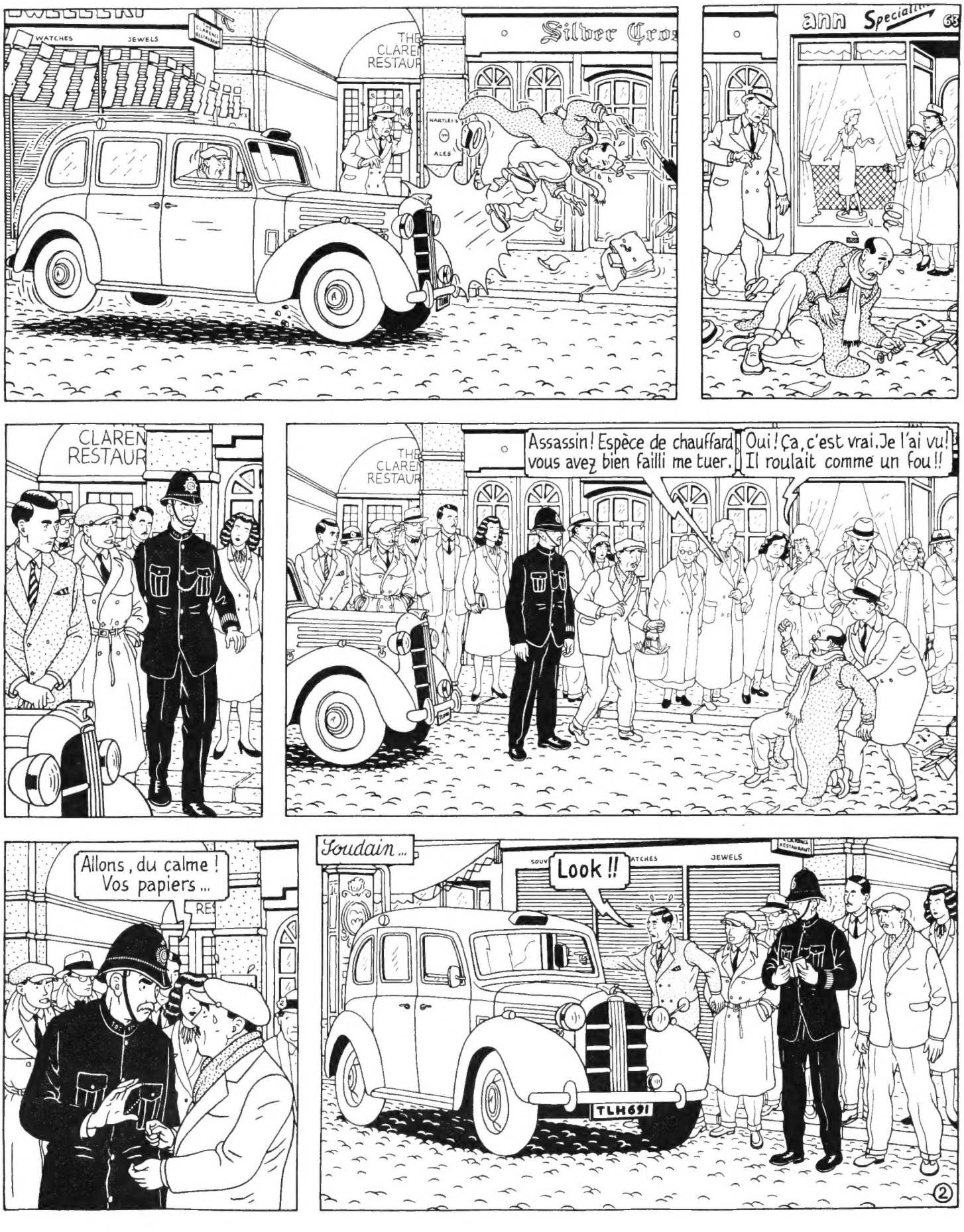


Planche 2 du « Dossier HARDING »

une ville beaucoup plus graphique que Paris. L'architecture et les matériaux me fascinent. J'aurais moins de plaisir à dessiner Paris. De plus l'action se situe dans les années cinquante et Londres grâce ou à cause de son déclin économique est restée presque le même qu'à cette époque. Cette période me séduit tout particulièrement parce qu'esthétiquement elle présente encore le charme du passé (rondeur des voitures, douceur des formes) tout en offrant sensiblement les mêmes problèmes de vie qu'aujourd'hui. La difficulté consistait aussi à montrer un Londres différent de celui de Jacobs, c'est pourquoi nous avons montré le Londres de la journée, et non pas celui du « fog ».

— Parlez-nous de la mise en couleur de votre album ?

F. — J'aime avant tout les couleurs naturelles, un visage est rose dans la réalité et je ne vois pas pourquoi je le colorierai en bleu ou vert. J'ai eu des tas de problèmes de couleur pour Sevenoaks, car il y a eu plusieurs coloristes et j'ai dû reprendre des planches moi-même. C'est très important la couleur, car on peut aussi bien tuer un dessin que lui donner de la vie. Pour Sevenoaks le résultat ne me satisfait que peu. Les erreurs seront corrigées dans le Dossier Harding, car il n'y aura qu'une coloriste, celle qui a fait les planches les plus réussies de Sevenoaks, qui a parfaitement compris ce que je veux. Nous détaillons ensemble longuement chaque planche, case par case.

— Avez-vous eu des problèmes au niveau de l'édition de l'album ?

F. — Des gros, non, des petits oui. Nous avons eu la chance, lorsque nous avons présenté notre projet chez Dargaud, de plaire immédiatement à Greg et Goscinny. Je voulais un album cartonné, non glacé, avec le dos toilé. On ne me l'a pas accordé, bien sûr et si ça me paraissait très important sur le moment, ça l'est moins aujourd'hui. Une chose par contre m'énerve, c'est que les albums ne soient plus cousus. Quatre ou cinq lectures et les pages vous restent dans les mains. C'est intolérable parce que c'est se foutre du public.

— Avez-vous une formation graphique ?

F. — Pas vraiment. En fait c'est plutôt une vocation familiale. Dans ma famille, tout le monde dessine plus ou moins. Moi, plutôt moins. J'ai tout de même commencé les Arts Déco, mais je me suis enfui au bout d'un an et demi. Je ne me sens pas vraiment dessinateur finalement. Je dessine parce que jusqu'à présent, personne n'a fait ce que j'avais envie de lire. J'aimerais un jour monter un studio, non pas pour ne rien faire, mais pour être en quelque sorte metteur en scène de B.D. L'accouchement d'une bande dessinée est pour moi très problématique dans la mesure où je n'arrive pas toujours à dessiner ce que je visualise dans ma tête. Mais d'ici à ce que je puisse réaliser ce studio, j'aurai sans doute maîtrisé mon dessin...

— La bande dessinée vous laisse beaucoup de loisirs, qu'en faites-vous ?

F. — C'est vrai, la B.D. est loin d'être toute ma vie, ni celle de Rivière d'ailleurs, et je travaille en moyenne à peine une heure par jour. Le temps passe tellement vite et bien à Paris. J'adore la ville et ses artifices. Mon idée de la campagne, c'est Londres, parce qu'on peut y vivre dans la verdure tout en restant en ville.

— Que pensez-vous de la bande dessinée telle qu'elle apparaît aujourd'hui ?

F. — A l'heure actuelle la bande dessinée ne me passionne pas beaucoup car je ne revis que rarement les plaisirs de mes lectures d'enfance, et je précise que ces plaisirs ne sont pas liés aux souvenirs d'enfance mais à la qualité des bandes de l'époque. Les périodiques sont misérables, les albums n'ont plus la magie d'il y a une quinzaine d'années : on a rarement envie de les relire. Il y a quand même quelques très bonnes choses, je pense à Munoz et Sampayo, Franc la plupart du temps, Tardi et Pratt bien souvent, et d'autres de temps en temps.

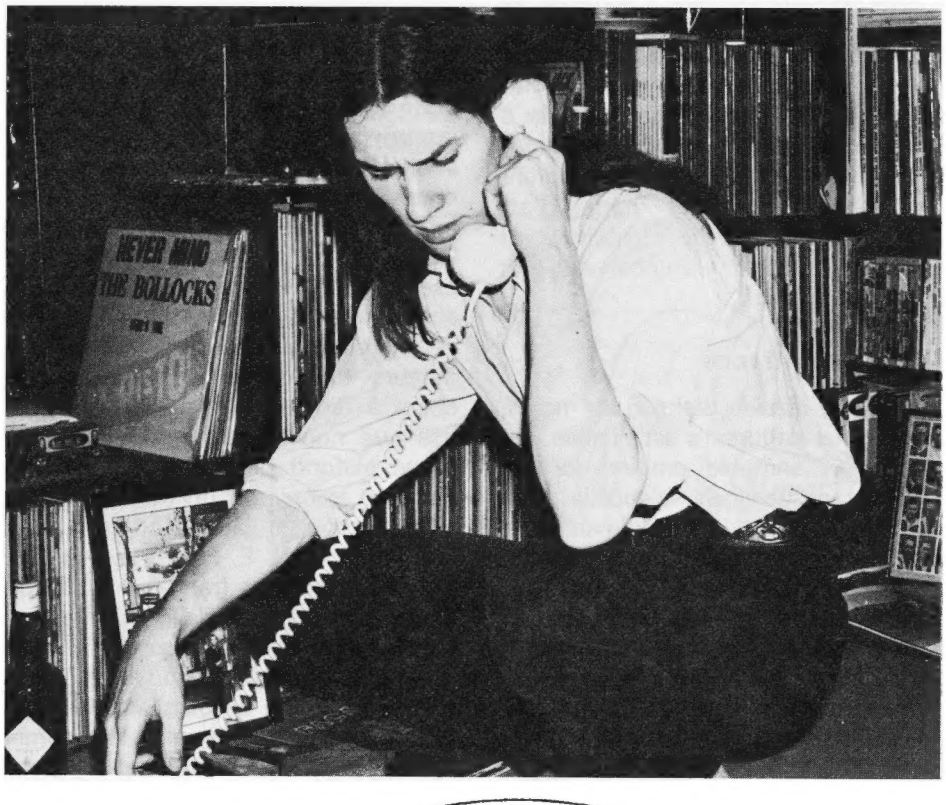
Dessins pour entêtes
de lettres pour des amis

— Avez-vous des projets pour l'avenir ? Envisagez-vous de travailler avec d'autres scénaristes ?

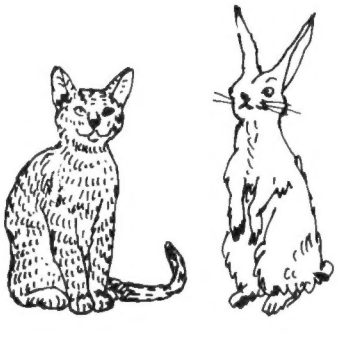
F. — Pour l'immédiat, il y a le « dossier Harding » qui débutera dans *Pilote* du mois d'avril. Je n'en ai fait que six planches pour le moment et j'y consacre donc pratiquement toute mon attention. Parallèlement, j'ai commencé une série qui s'appelle « Le Siècle » avec un tandem d'amis, Fromental et Landon, dans le numéro de *Pilote* Spécial S.F. de janvier. C'est une façon de me détendre du « Dossier Harding » qui m'impose une certaine rigueur, dans la mesure où « le siècle » n'est pas tout à fait de la bande dessinée. Mais c'est une idée solide que le temps, je crois, n'abîmera pas, cela fera un très bel album. Je me garde aussi la possibilité de faire d'autres affiches de film puisque ma première expérience en ce domaine, « Diabolo menthe », m'a procuré beaucoup de plaisir. De plus c'est un travail qui touche un public différent de celui de la B.D., et je suis un passionné de cinéma. D'ailleurs, pour finir, j'aimerais dire toute l'admiration que j'ai pour le cinéma des années 40-50, (Casablanca de Curtiz, Le Faucon Maltais de Huston, The Big sleep de Hawks etc.) car ses créateurs, sans peut-être le savoir ni le vouloir, nous ont donné, en racontant des histoires apparemment simples et sans prétention, qui contenaient en fait toute la substance de la vie. Tout comme l'ont fait, dans leur domaine, Hergé et Jacobs...

Propos recueillis par Jean Léturgie à Paris en janvier 1978

Ph. J. Léturgie



Projet pour dédicace



UNE MAISON QUI NOUS VEUT DU BIEN OU LA BANDE A ELVIFRANCE

(Numa Sadoul)

Maghella

Il y a peu, la bande dessinée tout entière avait droit aux moues ou à l'imprécation des Bien-Pensants, des Intellectuels et des Esthètes classificateurs. Aujourd'hui, le Neuvième Art et sa Figuration Narrative font bonne figure dans les salons mondains, les académies et les boxons universitaires. Mais le mouvement s'est déplacé et il est marrant de constater que la B.D., auparavant honnie des chapelles et de la Kulture, se soit finalement créée ses propres chapelles, sa propre sous-Kulture : ainsi, les amateurs de « Philémon » ricanent sur « Fripounet et Marisette », les laudateurs de Pratt se moquent de Bottaro, les thuriféraires de l'underground bavent sur les « lectures de kiosque de gare », les spécialistes de l'Ecole de Bruxelles haussent les épaules lorsqu'on leur montre les « graffitis » de ces petits canards à bon marché. En général, les gourmets à la sauce élitaire ne comprennent pas qu'on leur parle d'art « populaire » ; tout ce qui fait vibrer la masse est par essence vulgaire, c'est bien connu...

L'Empire Elvifrance

Depuis une dizaine d'année au moins, cette sous-kulture s'est taillée en Europe un véritable empire dont le représentant français s'appelle Elvifrance — E.F. pour les intimes — et alimente mensuellement les fantasmes de plusieurs millions de lecteurs peu concernés par les références esthético-politiques des spécialistes ou du public « cultivé ». Cette maison a pris naissance en 1970, se contentant d'abord d'introduire chez nous des séries déjà florissantes en Italie. Peu à peu, à travers succès populaires, interdictions, scandales et nouveaux triomphes, Elvifrance a fini par prendre son autonomie, s'incluant dans un courant d'échanges internationaux où la France ne joue plus le rôle de parente pauvre. En effet, avec un acquis de quelque trente titres mensuels, disparus ou en cours, l'empire que représente E.F. s'est étendu d'Italie en Belgique, en Hollande, de France en Allemagne, puis en Espagne, en Suède, etc. et jusqu'au Mexique ; presque toute l'Europe est couverte par les différentes versions de ces titres, à la probable seule exception de la Grande-Bretagne qui ne veut pas, on le sait, faire comme les autres... LUCIFERA, ISABELLA, ZARA, LUCRÈCE sont des noms qui chantent pareillement pour une multitude de lecteurs des quatre coins du monde. Après avoir adapté plus ou moins librement le matériel transalpin, Elvifrance s'est mis à coproduire au rayon européen les séries qu'il nous propose ; par exemple, SAM BOT ou MAGHELIA sont écrits conjointement en France et en Italie, et des studios de dessinateurs disséminés ici et là s'attachent à fabriquer la totalité des bandes que nous connaissons. Avec un tirage plafond de 80 000 exemplaires par titre et environ un million de fascicules brochés lâchés chaque mois sur le marché, E. F. est de loin la première maison française d'édition bédé. Qui oserait s'aligner sur une telle production ? Qui oserait se targuer d'une semblable audience ? Bien sûr, la vingtaine de plaquettes actuellement publiées sous ce label connaît la faveur d'un public essentiellement « populaire » ; bien sûr, les responsables se fichent des avis des « spécialistes » (et d'articles tels que le mien). Mais ce qui est aussi certain, c'est l'incontestable qualité d'ensemble de cette production, qualité à tous les niveaux, avec parfois d'authentiques trésors graphiques ou des idées à faire blêmir l'écrivain le plus imaginatif !... Le palmarès des titres, le hit-parade d'Elvifrance est le suivant : MAGHELLA est en tête, suivie de SAM BOT et de SALUT LES BIDASSES, puis viennent en peloton E.F. POP COMIX, les CONTES SATYRIQUES, FÉEROTIQUES et MALICIEUX, et enfin, un peu plus loin derrière, les autres fascicules, à majorité fantastique, horreur et policier. On le voit, la gaudriole marche toujours au pays de Rabelais qui goûte moins les séries à caractère « réaliste ».

Le « ton » Elvifrance

Georges Bielec parle du « ton Elvifrance » : « Pour nous, le dessin est secondaire. Ce qui compte, c'est la décontraction des histoires, l'ambiance relax de l'ensemble qui permet au lecteur de rigoler sans arrière-pensée ». Bielec semble oublier deux éléments majeurs du « ton » en question : l'érotisme permanent et l'aspect souvent fantastique ou mythique des récits. Là, il n'y a guère matière à rigoler. Joyeux ou angoissant, l'érotisme est toujours présent : c'est celui de notre vie quotidienne, celui des affiches publicitaires, des journaux, celui des vêtements de plus en plus suggestifs, c'est un érotisme représentatif d'une sensibilisation quasi-générale au sexe et au plaisir. Avec l'humour, l'élément d'angoisse ou d'horreur est l'un des deux grands thèmes E.F. ; c'est là que l'on trouve des histoires parmi les plus extraordinaires du genre. Alors que les séries humoristico-paillardes sont généralement à suivre, celles du second genre forment des récits complets en une centaine de pages (moyenne de chaque fascicule, avec deux images par page). On a constaté à l'usage que les bandes à dominante « réaliste » ne marchaient pas : le western (MORTIMER) a été

abandonné, le policier (THRILLING, GOLDBOY, SÉRIE VERTE) est en passe de l'être, l'aventure (JUNGLA) a disparu, le peplum historique (VENUS DE ROME, ISABELLA, LUCRÈCE) est en chemin pour... En fait, le courant comico-féérique et le courant fantastico-morbide sont les chevaux de bataille de la maison, avec chez chacun le puissant ingrédient de paillardise ou d'éro-pornographie que réclament les lecteurs adultes d'aujourd'hui. On a vu réutilisés dans certains volumes des sujets déjà connus ; on y a même vu in extenso des scénarios de films célèbres — tels « La nuit des morts-vivants » ou « L'exorciste » — mais il ne semble pas y avoir pour E.F. de problèmes de copyright. Juste retour du bâton, c'est le cinéma qui s'intéresse maintenant à ses bandes puisque des films sont en projet, tirés de MAGHELLA, ISABELLA ou SAM BOT...

Le voyeurisme mâle

J'ai parlé d'érotisme permanent, parfois subtil, parfois violent. Dans ces images, le sexe est omniprésent, omnirégnant. Et très facile : tous les fantasmes sont censés s'y réaliser sans complexe, sans retenue. L'univers Elvifrance se veut ignorant des tabous, des préjugés. Et pourtant... Toutes les nanas y sont belles et nullement farouches, la flagellation alterne la zoophilie, le saphisme se marie à l'exhibitionnisme mais la possession de femmes absolument « objets » s'étale à longueur de pages. Car le sensualisme y connaît de sérieuses limites ; l'ignorance des tabous et des préjugés s'arrête là ou commence l'exigence du lecteur moyen. Celui-ci paraît, à l'image des auteurs peut-être, singulièrement chauviniste-mâle, panurge jusqu'à l'exacerbation, angoissé devant la moindre tendance homosexuelle et fermé à l'idée d'une émancipation possible de la femme. C'est ce qui fait dire à certains qu'Elvifrance est une maison réactionnaire. De fait, comme un SALUT LES BIDASSES ne manque pas de remuer une idéologie vraiment douteuse qui rejoint la meilleure (?) veine du comique-troupier, un SAM BOT montre le faible mâle vamporisé par la dévorante femelle, un CONTES SATYRIQUES ou FÉEROTIQUES dévoile des préoccupations positivement sexistes et phallocrates. Dans les bandes E.F., tout est permis, tout arrive, sauf que la femme soit l'égale de l'homme — et LUCRECE ou LUCIFERA ne me feront pas mentir — et sauf que l'homme atteigne à la maturité sexuelle tant ses frustrations apparaissent rigoureuses. Prenons le cas de l'homosexualité : chaque fois qu'un « pédé » ou qu'une « tante » sont mis en scène, c'est inévitablement pour être tournés en dérision, maltraités, voire massacrés. Faites gaffe, la chambre à gaz n'est pas loin où vous expédie la majorité des « coincés » ! En revanche, les filles se gougnottent à cœur-joie pour exaspérer le voyeurisme masculin petit-bourgeois qui a la réputation de se repaître de telles situations. Chaque fois que les femmes se révèlent potentiellement égales aux hommes, et je veux dire égales dans leur nature, leur essence, cela ne saurait être : sans doute le lecteur-type demande-t-il assouvissement de ses blocages les plus courants, et sans doute s'agit-il d'un lecteur à projections « éduquées », donc uniquement viriles,

Sam Bot

Maghella

guerrières, dominatrices, revancharddes et somme toute conformistes. Marrant, non ? Il est vrai que dame Censure veille au grain. Ainsi, même si la zoophilie montre le bout de son groin, la pédophilie n'est point de mise ici ; si le sadomasochisme s'émancipe, le détournement de mineures se calfeutre ; si la partouze n'est point honnie, l'onanisme renacle (merci, Paul VI !). De manière générale, l'érotisme suit ici le schéma traditionnel de la gauloiserie bourgeoise où les voyeurs mâles ressassent les mêmes identifications, les mêmes interdits : on verra le triangle velu d'une fille, jamais le membre, bandant ou même au repos d'un mec (si, parfois, en ombre...), on verra deux nanas se lécher la motte, mais le 69 homme-femme ne sera que suggéré, on verra bien la minette se titiller l'entre-jambes mais si c'est d'un gars qu'il s'agit, on le verra de dos ou en ombre-chinoise... C'est que bien évidemment, le lecteur-moyen est de sexe masculin, phallocrate à cent pour cent, donc sont pratiquement exclues les visions équivoques, celles qui savent troubler l'âme des compliqués. Mais peut-être ceux-ci constituent-ils une infime fraction du public ? Dans ces conditions, il est surprenant d'avoir vu paraître cette scène — « Putréfaction » in TERRIFICOLOR No 17 — où un monsieur d'âge mûr masturbe des fillettes largement ouvertes à sa main et apparemment ravies du traitement ! Même la nécrophilie ne parvient à s'imposer ou alors c'est pour être punie ; et pareil pour le cannibalisme, l'érotisme infantile, la sodomie, la scatologie, l'inceste... Il reste donc du chemin à parcourir avant que la production Elvifrance mérite le titre de « libérée ». Mais je sais bien que cette libération-là passe d'abord par l'antre fétide des comités de sangsure et des bureaux politiques. Vous savez du reste autant que moi que le Vatican et le Parti Communiste s'entendent comme larrons en foire sur le chapitre de la morale publique comme d'ailleurs sur d'autres chapitres.

Panorama Elvifrance

La maison publie en ce moment vingt-trois titres mensuels (recensement décembre 77). Le but visé est de sortir bientôt un titre par jour. On comrend parfaitement que soit faite une consommation massive de scénaristes — appel au peuple : E.F. recherche avidement des auteurs ! — et que le dessin provienne de studios disséminés à travers l'Europe (tel celui de Graziano Origa à Milan, pour plusieurs séries, dont COSMINE ou LUCIFERA). Nul vedettariat mais l'anonymat le plus absolu. Pour soutenir le rythme, les studios produisent beaucoup, le principe de l'alternance étant la règle. C'est miracle il faut le préciser, que cette façon de procéder ne diminue en rien la qualité des séries ! D'excellents dessinateurs aux noms parfois connus y participent ou y ont participé : Magnus, Buzzelli, Battaglia, de la Fuente, entre autres dévoilés ou reconnus au pifomètre... Et n'oublions pas qu'E.F. a édité « Les filles de papier » de Jacques Sadoul (non, nous ne sommes pas parents !)... Voici un rapide — et très subjectif — survol des titres Elvifrance.

JUNGLA (34 Nos parus + 2 Nos Hors Série) : remarquablement campée en 1968 par Stelio Fenzo,

E.F. Pop

Lucifera

l'histoire de la « vierge africaine », tarzane qui passe son temps à éviter de se faire violer puis finit par renoncer à l'aventure lorsqu'elle tombe amoureuse d'un garçon qui réussit là ou mille autres ont échoué. Une très bonne bande dont je vous reparlerai un jour en détail et qui n'existe plus.

COSMINE : deux numéros d'essai, tout en couleurs et sur grand format. Dessin moyen, scénario intéressant (l'ère d'après la bombe). Le public a tranché : dix francs et une présentation d'album, ce n'est pas ce qu'il demande à E.F.

SUPER MAX (6 Nos) : un truc dingue, assez bien dessiné. Aurait pu continuer.

THRILLING (11 Nos) : pour moi, sans aucun intérêt. Du policier-suspense mal ficelé. Se perpétue dans GOLDBOY (69 Nos) qui ne m'attire pas davantage et dans la SERIE VERTE première formule, idem. Cette dernière (45 Nos) continue dans le domaine purement fantastique où elle rejoint les...

SÉRIES BLEUE, ROUGE et JAUNE (44, 43 et 42 Nos) : volumes doubles contenant chacun un récit complet de terreur , d'épouvante, d'angoisse (à vous de trouver d'autres adjectifs !). Le plus souvent, très-très bon ; on y trouve même de petites grandes merveilles. Dessin réaliste, souvent ample et lyrique, avec un sens aigu du noir et blanc, du grisé, de l'ambiance. Très moderne. Ces plaquettes perpétuent les défunts OUTRE-TOMBE (18 Nos + 5 HS) et TERROR (22 Nos + 5 HS) qui possédaient à peu près les mêmes qualités.

Lucifera

AH! AH! TU NE VAS PAS ME DIRE QU'AU COUVENT ILS N'ONT ENCORE JAMAIS VU UN ENGIN PAREIL?!
OUH!!
MON DIEU! IL EST FABULEUX!
BEAUCOUP PLUS BEAU QUE CELUI DU PÈRE PRIEUR!

TERRIFICOLOR (38 Nos) : idem mais en chouettes couleurs, suggestives, parfois baroques et poétiques. Ce titre hérite les caractéristiques du défunt HORS-SERIE COULEUR (2 Nos). Vaut le détour.

MORTIMER (11 Nos) : un western plein de sang (c'est en couleurs), de stupre et d'amoralité. Un ton proche du « spaghetti » mais en plus dur, à la limite du fantastique. Dommage que la série n'ait pas duré car elle apportait de la nouveauté à un genre archi-rebattu. Dessinée par les frangins de la Fuente.

VENUS DE ROME (21 Nos) : l'histoire de Messaline, ses amours et ses haines. Plutôt mal dessiné mais le scénario était si chouette qu'on se laissait prendre à ses sortilèges à l'antique. Série abandonnée.

ISABELLA (27 Nos) : ce fut en 1966 le premier grand succès du lot. Très célèbre en Italie où elle était la première héroïne à poils. Aujourd'hui, la bande n'a pas évolué, apparaissant totalement dépassée. En plus, c'est mal dessiné.

LUCIFERA (67 Nos) : ma préférée de toute la production E.F. Un fabuleux mélange de mythes — Faust et la Table Ronde, entre cent autres — vus à travers la lorgnette rajeunissante de scénaristes audacieux et de dessinateurs excellents. Du seul point de vue du dessin, c'est souvent un chef-d'œuvre ; du point de vue du récit, c'est un émerveillement renouvelé. J'en ai parlé longuement dans PHÉNIX.

SAM BOT (54 Nos) « le périodique qui fait des bulles et qui déconne comme c'est pas permis » (c'est dans le titre...) : créé par Raoul Buzzelli — frère de Guido, génie révélé par CHARLIE - atteint les 70 000 ex. mensuels. Rendu célèbre par la censure et Delfeil de Ton réunis pour la circonstance. C'est l'histoire d'un type doué d'un organe génital si gros que toutes les filles le violent en moyenne six fois par N°. Sam n'a qu'une idée en tête : bouffer ! Mais il reste toujours sur sa faim tandis que les nanas goulues achèvent de le vider de sa substance... Le texte est un récital de calembours vaseux et de private-jokes, les situations atteignent le comble du loufoque, le dessin est de qualité. Excellente au début, la série tourne maintenant en rond.

MAGHELLA (53 Nos) : avec ses 80 000 ex. réguliers, c'est le grand succès de la maison. Créé en 1974 par Dino Leonetti, cette ravissante gamine est la plus culottée qui soit. Gaudriole pétant de santé, texte hyper-décontracté, vulgaire jusqu'à en être délicieux. Maghella est de ces créatures qui se font baiser avec la plus candide innocence et la plus évidente gourmandise. Aventures fantastico-marrantes. A lire absolument.

CONTES MALICIEUX (41 Nos) est de la même veine mais raconte la destinée de Blanche-Neige d'une manière que MM. Grimm Frères n'avaient peut-être pas envisagée. Féérique, sans nul complexe, cette bande est fort bien dessinée (apparemment par le même studio que LUCIFERA). Rayonnante de bonne humeur et d'indécence, de rêve. Le pied garanti.

CONTES FÉÉROTIQUES(33 Nos) « pour amuser les grands et faire bisquer les petits enfants » et CONTES SATYRIQUES (32 Nos) « pour en finir avec les légendes de toutes sortes » font subir un traitement identique à divers thèmes de contes de fées. Chaque fascicule contient un récit complet. Dessin inégal mais souvent bon. Les histoires sont évidemment du plus haut comique et d'une paillardise à tout casser. A ne lire que d'une main...

JACULA (85 Nos) : si le dessin n'était aussi bâclé, serait une très grande bande car le scénario est palpitant comme un sein de pucelle, constamment renouvelé comme une couche-culotte. C'est l'histoire de la reine des vampires qui parcourt le monde en quête d'aventures diaboliques et toujours charnelles. Bon élément fantastique. Série amorale à souhait.

LUCRECE (57 Nos) : même défaut que la précédente et même qualité de scénario. Il s'agit de la terrible Borgia réinventée pour les lecteurs d'aujourd'hui. Côté capédépée pro-

noncé, avec fort piment sado-maso mais plein de raffinement. Une atmosphère à la Sade, Sade en moins.

ZARA (27 Nos) : encore une vampiresse et qui marche curieusement sur les plates-bandes de JACULA. Même mollesse dans le dessin, un peu moins d'intérêt dans le scénario : un air de déjà-vu gênant.

SALUT LES BIDASSES (34 Nos) ne m'inspire pas de sympathie : cette série sur la vie dans les casernes sent trop l'apologie sous-jacente. Le dessin est carricatural mais pas convaincant.

E.F. POP COMIX (23 Nos) présente en chaque N° un récit complet de type délirant et subversif. Au début, dessiné par Raoul Buzzelli avec un certain souffle. Comme SAM BOT, tourne aujourd'hui en rond.

SAGA (18 Nos) : Western plus ou moins érotique, mou et médiocre.

KARZAN (16 Nos) : ce cousin germain de Tarzan est bien plus marrant plus bandeur et plus bandant que l'autre. Une jungle moite et pleine de fantasmes humides, un homme-singe à la queue frétillante, hypertrophiée : série à la limite du voyeurisme homosexuel. Je dis bien : à la limite, E. F. reste E. F.

SHATANE (15 Nos) est aussi appelée « le génie du mâle ». Elle partage avec MAGHELLA la vocation de la gaudriole et la faculté de se faire baiser sans frein. Pas mal du tout.

BAGHERA (10 Nos) : cette « Panthère noire » est une Robine-des-bois qui vole les mauvais riches pour la bonne cause, celle du M.L.F. Malgré tout, cela reste une bande d'hommes, par et pour des hommes. Vu ? Baghera est flanquée d'un complice pédé qui ressemble à Dario Moreno et vit des aventures assez bien dessinées.

WALLESTEIN (10 Nos) : même remarque à propos du dessin. Curieuse histoire d'un monstre anthropomorphe au grand cœur qui est adopté par une brave vieille, aimé par une tendre jouvencelle, et qui défend la justice en revêtant un visage humain en plastique moulant. A lire.

De couvertures en citations

La première constatation qui s'impose au vu de ces petits volumes est que les couvertures en sont fréquemment très soignées, habilement composées et coloriées, quelquefois remarquables. Deux tendances les caractérisent : d'abord, une volonté d'esthétisme nettement marquée, mariant l'impact commercial au plaisir de l'œil ; ensuite, un appel plus ou moins conscient au stimulus du fantasme, avec tous les thèmes de clichés de la suggestion sexuelle, mais singulièrement magnifiés. Certaines de ces couvertures sont des sommets dans l'exploitation de l'érotisme « populaire », d'autres se contentent de régaler la vision de formes et de couleurs. Deuxième constatation : chaque numéro est présenté, résumé, défini et rehaussé par une petite citation fort savante, exergue « culturel » du meilleur effet comique ou de la meilleure veine poétique. Ces citations sont généralement signées de noms célèbres (Richepin, Kant, Baudelaire, les Evangiles, etc.).

Numa Sadoul

Contes Malicieux

LES SEPT NAINS SONT DE PETITE TAILLE MAIS ILS NE SONT PAS EXEMPTS POUR CELA DES GRANDS VICES HUMAINS...
EMPORTONS-LA CHEZ NOUS!
MATEUR EST UN VOYEUR...
COMME ÇA DEVRAIT ÊTRE BON DE L'ÉPIER PENDANT QU'ELLE FAIT CERTAINES CHOSES!
TROUDUC EST SODOMITE
CETTE FILLE A LE PLUS BEAU CUL QUE J'AI JAMAIS VU!
LA BRANLETTE PRÉFÈRE SE DÉBROUILLER TOUT SEUL...
TANTINE EST DE L'AUTRE BORD...
QUELLE DÉVEINE! C'EST UN BEAU JEUNE HOMME QU'ON AURAIT DU TROUVER!
RUDE BITE EST UN SADIQUE...
OH! LUI FOUETTER LES FESSES!
LE TRINGLEUR EST UN GRAND AMATEUR DE FEMMES...
QUELLE POUPÉE!... J'AIMERAIS BIEN LUI FAIRE sa FÊTE!
FLOPPÉE EST UN MASOCHISTE...
JE RÉUSSIRAI PEUT-ÊTRE À LA CONVAINCRE DE ME FRAPPER!

ENTREVUE AVEC SIRIUS

C'est à l'occasion du Salon de la bande dessinée d'Angoulême que j'ai pour la première fois rencontré le dessinateur Sirius. Il faut dire que c'était la première fois que ce grand de la bande dessinée belge assistait à une manifestation consacrée à la bande dessinée.

Si l'on connaît son œuvre il n'en est pas de même de l'homme qui se dissimule derrière le curieux pseudonyme de Sirius. Max Mayeux a en effet publié ses premiers dessins sous le sobriquet de Sirius tout simplement parce qu'il avait croisé un bateau qui portait ce nom. Son propre bateau s'appelera plus tard lui aussi Sirius.

C'est avec plaisir que j'aurai laissé la parole à l'ami Sirius mais un incident de magnétophone m'oblige à vous raconter ce qu'il m'a dit au cours d'une conversation sympathique et enrichissante pour le vieux lecteur de *Spirou* que je suis.

Après des études de droit le jeune Max Mayeux collabore au journal *l'Avant-Garde* dans lequel il signe des articles et des courtes nouvelles. Le hasard le conduit au *Patriote Illustré* Journal bien pensant. Après avoir réalisé un grand nombre de Cartoons il se lance dans la bande dessinée avec les aventures de « Bouldaldar ». Bouldaldar est un jeune garçon qui en compagnie de son ami Colégram vivent des aventures cocasses dans un monde où les animaux parlent et agissent comme les humains. Cette bande qui a paru pendant la guerre dans le journal *Bravo* vient d'entamer une nouvelle carrière dans les pages de *Bonnes Soirées*.

C'est pourtant en juillet 1942 que Sirius trouve sa grande chance avec la création de l'« Epervier Bleu » pour le journal *Spirou* qui tente de survivre malgré la guerre. Cette bande fortement inspirée des grandes séries américaines avait pour héros deux bourlingueurs — l'Epervier et son ami Larsen — et un jeune garçon découvert au hasard d'une de leurs aventures. Ce trio sera recréé par Greg avec la série « Bernard Prince ». Sirius, qui ne pensait pas redonner vie à ce personnage s'est contenté d'en sourire. C'est en effet en janvier 1953 que l'Epervier Bleu disparaît de *Spirou* victime de la censure

Ph. X

française. A cette époque on pensait qu'un enfant pouvait être traumatisé par une histoire ayant pour cadre la lune d'autant plus que les héros étaient aux prises avec une bande de gangsters. Sirius se souvient d'une plante carnivore qui par la force des choses est devenue une fleur innoffensive.

Pour Sirius qui espérait beaucoup avec « l'Epervier Bleu » dont les albums publiés par les éditions Dupuis marchaient très bien, il fallait trouver une nouvelle série. Avec le scénariste Xavier Snoeck il imagine l'histoire d'une famille, les Timour, qui revit les grands événements de l'histoire de l'humanité sous le titre « images de l'histoire du monde ». La série connaît un grand succès et les Timour remontent l'histoire jusqu'à la fin du Moyen Age. Sirius qui reconnaît bien volontiers ne pas aimer s'endormir sur une série, même si elle marche bien, publie un pastiche de Timour dans les pages même de *Spirou*. Le fil est rompu, la rédaction du journal trouvant que le personnage de Timour n'est désormais plus crédible.

C'est alors que commence pour Sirius une longue période au cours de laquelle il abandonne quelque peu la bande dessinée pour les voyages et ses séjours en Espagne. Il dessine néanmoins les aventures de « Simon le danseur » sur scénarios de Jean Daniel. Histoire maritime truculente qui n'aura hélas que deux épisodes, les lecteurs de *Spirou* n'étant pas encore mûrs pour ce genre de B.D.

C'est dans *Pilote* avec le personnage de « Pemberton » que Sirius se révèle à la nouvelle génération de la bande dessinée. Si les premiers récits sont signés Sirius et Forton c'est parce que lorsque venant d'Espagne pour se rendre en Belgique Sirius passait chez son ami Forton afin de lui remettre les crayons de « Pemberton ». C'est en effet Gérald Forton qui encrait les planches réalisées au crayon par Sirius. Puis Forton trainant de plus en plus dans sa mise à l'encre, Sirius décide de prendre entièrement en main la destinée de son marin devenu une des vedettes du journal *Pilote*. Le succès de la série est tel que Delporte lui demande de créer un personnage proche de Pemberton pour son journal *le Trombone Illustré,* c'est « Pentergast » tout aussi hâbleur et menteur que son cousin Pemberton. Il faut signaler pour la petite histoire que René Goscinny avait assez mal pris la chose mais qu'une correspondance amicale entre Sirius et lui a finalement tout arrangé.

La création de « Pemberton » dans *Pilote* correspond aussi au retour de « l'Epervier bleu » dans les pages de *Spirou*. C'est Jean Marie Brouyère, ancien fan de « l'Epervier », qui avait proposé à Sirius de reprendre avec lui les aventures du justicier et de son ami Larsen. Les premiers épisodes réalisés par Sirius (pour les décors) et Brouyère (pour l'histoire et les décors) sont assez décevants mais qu'importe « l'Epervier » était de retour. Par la suite, tout comme pour « Pemberton », Sirius reprend entièrement la destinée de « l'Epervier » et l'on retrouve avec plaisir le bourlingueur intrépide que la censure avait chassé de *Spirou* une vingtaine d'années plus tôt.

Hélas les aventures de « l'Epervier Bleu » ne semblent pas avoir le même succès auprès des lecteurs d'aujourd'hui. Un héros idéaliste et courageux rencontrant l'aventure

sans la chercher est peut-être assez loin des préoccupations d'une jeunesse habituée aux personnages stéréotypés que déverse la télévision avec générosité.

Mais Sirius a plus d'une corde à son arc. C'est ainsi que depuis quelques semaines nous retrouvons avec plaisir les aventures de Bouldaldar dans le magazine féminin *Bonnes Soirées*. Sirius espère pouvoir offrir très bientôt de nouvelles aventures de ce personnage aux lecteurs de *Spirou*. Il avoue en effet que pour le moment il préfère réaliser des histoires comiques comme « Pemberton » ou « Bouldaldar » plutôt que de poursuivre des bandes réalistes comme « Timour » ou « L'épervier bleu ». C'est dommage pour les vieux nostalgiques des années cinquante mais avouez que « Pemberton », c'est aussi très chouette.

Ce tour d'horizon somme toute assez bref de la carrière de Sirius nous fait découvrir un créateur original aux facettes multiples ce qui est assez rare dans la bande dessinée classique belge si l'on excepte Joseph Gillian, vieil ami de Sirius. Les dessinateurs traditionnels de la

ELLE EST EN DANGER C'EST SÛR.' ET TOUS NOS AMIS.' FAUT Y RETOURNER.' ON NE PEUT PAS LES ABANDONNER.
D'ACCORD.' EN ROUTE.
JE CONNAIS UN RACCOURCI... UN SINGULIER RACCOURCI... JE VAIS VOUS CONDUIRE.
NOUS CHEMINONS LONGTEMPS AU PIED D'UNE HAUTE FALAISE VERGLACÉE. AU FOND D'UNE GORGE S'OUVRE UNE CAVERNE.
30.
ON DOIT ENTRER LÀ-DEDANS ? MAIS IL FAIT TOUT NOIR.'
AVANCEZ AVEC CONFIANCE. IL N'EST PAS DE TÉNÈBRES POUR CELUI QUI EST ÉVEILLÉ.

Pemberton

CURIEUX COMME LA NATURE FAIT DRÔLEMENT LES CHOSES. T'AURAIS PAS PU RÊVER DES BOUILLES PLUS DISSEMBLABLES...
JOSEF C'ÉTAIT UN GROS ROUGEAUD, L'OEIL RIGOLARD ET LA LÈVRE HUMIDE. HELMUT TOUT LE CONTRAIRE, VERDÂTRE ET LA BOUCHE PINCÉE. ON N'AURAIT JAMAIS DIT DES JUMEAUX.

ENCHANTÉ... MOI C'EST PEMBERTON.
WILHELMINA ROUTT
ROTTERDAM
JUMEAUX ? PLUS ENCORE, VU QU'EN FAIT ILS ÉTAIENT FRÈRES SIAMOIS BIEN QU'HAMBOURGEOIS. OUI, C'EST CURIEUX, LA NATURE.

OUIIN!
Ah mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça ?
C'est le petit, là !
Oui, c'est le gros !
OULALA!
COLEGRAM!
On n'est jamais tranquille dans ce bled!
Mon pauvre Colegram! Tu t'es fait mal ?
Ouais, je me suis fait mal !.. J'avais faim, j'avais soif, et maintenant je me suis fait MAAAL !

Bouldadar

Penterghast

ÇA S'EST TRÈS BIEN ARRANGÉ: LA DÉCHIRURE DE LA COQUE FAISAIT UN TRÈS BEL AUVENT OMBRAGEANT CE QUI POUVAIT S'APPELER SALLE À MANGER.
À TABLE!
DE TEMPS À AUTRE J'ALLAIS AUX PROVISIONS SUR LE DINGHY. DANS LA BRUME JE M'APPROCHAIS DE L'UN OU L'AUTRE DES CHALUTIERS QUI BOURLINGAIT SUR LES BANCS.
JE VOUS ÉCHANGE TROIS BOUTEILLES DE RHUM POUR UN BEAU GIGOT, UN QUART DE GRUYÈRE, DEUX KILOS DE SUCRE, UNE SALADE BIEN POMMÉE, DEUX GOUSSES D'AIL, UNE BRANCHE DE PERSIL, UNE LIVRE DE FLAGEOLETS ET SIX ROULEAUX DE PAPIER.
ON AVAIT FAIT LES COMPTES. EN SE BASANT SUR CE QU'ON AVAIT CONSOMMÉS LES SEIZE PREMIÈRES SEMAINES, ON AVAIT DE QUOI TENIR LE COUP ENCORE SOIXANTE SEPT ANS.
VACHEMENT INDEXÉ ET TOUT...
MAIS UN JOUR, COMME CINDY SERVAIT LES APÉRITIFS, UN BRUIT INQUIÉTANT MONTA DE LA BRUME.
ON ENTEND COMME UN MOTEUR.
OUI... ET MAINTENANT UN BRUIT DE RAMES...
NOUS VÎMES APPARAÎTRE UN CANOT, MONTÉ PAR TROIS HOMMES.
DES CLIENTS POUR LE RESTAURANT!
MALÉDICTION ! C'EST LA BANDE À BUONASERA ! LES PLUS CYNIQUES GANGSTERS DE LA CÔTE-EST.

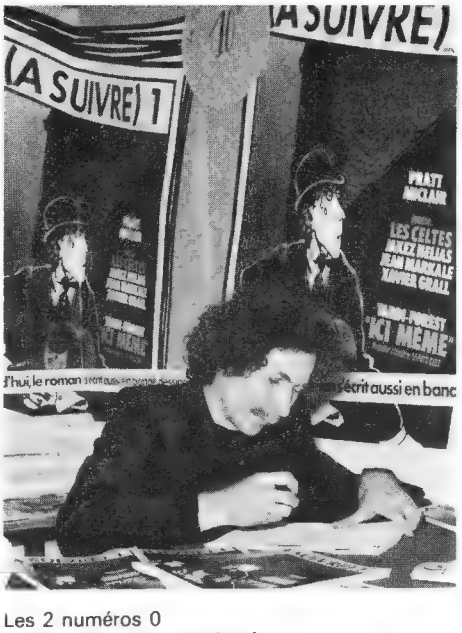
Croquis pour une couverture d'album Pemberton

bande dessinée nous ayant beaucoup plus habitués à la création de personnages populaires dont les aventures se poursuivent encore aujourd'hui (Mitacq et les « Castors », Hubinon et « Buck Danny », Jacques Martin et « Alix », Jacobs et « Mortimer »...). Sirius est d'autant plus intéressant qu'à près de soixante-dix ans il se remet encore en question. C'est peut-être pourquoi la nouvelle génération lui fait une place spéciale auprès de quelques autres grands « marginaux » comme Franquin et Jijé. Ce fut d'ailleurs une découverte pour Sirius qui avant Angoulême ne s'imaginait pas avoir un tel impact auprès de ses lecteurs. Impact qui fut confirmé par le prix du meilleur scénariste étranger. Et là nous constatons en effet que Sirius dessinateur se double d'un scénariste original, à l'humour gentiment farfelu. On remarquera pourtant qu'une fois de plus il aura fallu — tout comme pour Mouminoux dans B.D. — que Sirius travaille pour un magazine « adulte » *(Pilote)* pour qu'il soit enfin reconnu par l'intelligentsia de la bande dessinée. Il est vraiment regrettable qu'un bon dessinateur pour enfants soit contraint de faire dans le genre adulte pour enfin sortir de l'anonymat. C'est un des plus graves problèmes pour la bande dessinée qui depuis quelques années ne fait rien pour les enfants, sinon continuer à servir de vieilles recettes dans des revues aux formules dépassées. Mais qu'importe pour Sirius puisqu'il est parvenu à retenir notre attention grâce à son univers personnel et gentiment loufoque.

Henri Filippini

PELLOS INÉDIT

Angoulême était en fête le dimanche 22 janvier. René Pellos fêtait avec tous ses amis ses 78 ans. Un gâteau géant placé sur le podium du salon de la bande dessinée a marqué joyeusement l'événement. Ce dessin des Pieds Nickelés pompiers volants est une couverture d'un album de la collection des albums de la jeunesse joyeuse que Pellos, distrait, a fait deux fois. Il restera donc inédit. C'est pour nous l'occasion de souhaiter un joyeux anniversaire à ce jeune septuagénaire qui continue à livrer près de deux cent planches par an.



Les 2 numéros 0 et Forest avec le numéro 1...

Ph. J.P. Renault

A SUIVRE

Après une mise au point minutieuse qui aura duré près de deux ans, Casterman livre au grand public le numéro 1 de *A suivre.* Pour contribuer au succès de ce nouveau mensuel de bandes dessinées rien n'a été laissé au hasard ; Jean-Paul Mougin, le rédacteur en chef, s'est assuré le concours de dessinateurs de talent et de renom : Tardi, Forest, Petillon, Auclair, Benoît, F'Murr, Pratt. La présence de ces auteurs est un gage de qualité et de ... quantité puisque les histoires « à suivre » sont présentées en maxi chapitres d'une quinzaine de pages. Tardi nous présente « Ici même » sur scénario de Forest, et il est plaisant de retrouver du grand Tardi après les prestations médiocres de « Polonius » et de « Griffu ». Quant à Pratt il reprend pour notre plus grand plaisir « Corto Maltese ». Jusqu'ici, quoi de neuf me direz-vous ? J'y arrive. Ce qui fait toute l'originalité de *A Suivre* (qui dès le premier numéro trouve son image de marque) c'est la partie littéraire du journal. Au sommaire il y a en effet un dossier « Celtes » fort bien fait « Deux contes à vivre debout » de Pierre Jakez Helias, ainsi que des articles de François Rivière et un conte d'Eugène Sue. *« A Suivre »* ne s'adresse donc pas seulement au public habituel de la bande dessinée mais tente par le rédactionnel de conquérir les lecteurs en mal de culture qui ne trouvaient pas leur compte dans les différents journaux de B.D. C'est une tentative qu'il va être intéressant de suivre et dont je souhaite fortement la réussite. La bande dessinée elle-même ressentira le contre coup d'un tel essai, et il n'est besoin pour s'en convaincre que de lire « Ici Même » de Forest et Tardi. Nous sortons déjà du cadre habituel de la bande dessinée, nous abordons autre chose. *A Suivre* est donc un cocktail de bonnes B.D. et de littérature ; une initiative qui devrait faire réfléchir les différents rédacteurs en chef des autres journaux de bandes dessinées et les inciter à plus de rigueur dans le choix de leurs séries. Je crois que de ce point de vue la parution de *A Suivre* est une bonne chose et qu'on peut raisonnablement espérer une amélioration de la qualité des autres mensuels, concurrence oblige !

Pilote a su faire sortir la bande dessinée du monde de l'enfance et la rendre adulte. *A Suivre* semble vouloir lui donner ses lettres de noblesse si besoin était, ou tout au moins lui accorder le rôle culturel qu'elle mérite.

Jean Léturgie

Ce mois de janvier 1978 restera avant tout celui de la naissance de *A Suivre,* nouveau mensuel de bandes dessinées publié par les éditions Casterman.

Jean Léturgie et moi-même donnons nos commentaires sur cette revue pas comme les autres.

La naissance d'un nouveau mensuel de bandes dessinées est toujours un événement partout quand l'éditeur en est Casterman. Maison réputée pour les bandes destinées aux jeunes il était en effet intéressant de la voir aborder la bande adulte après la publication avec succès des œuvres de Hugo Pratt dans sa collection des grands romans dessinés. Travail de longue haleine avec pour responsable de la rédaction Jean-Paul Mougin qui fut l'un des acteurs de la création de *Pif Gadget*. Après une longue éclipse nous le retrouvons pendant quelques mois rédacteur en chef de l'*Echo des savanes* puis enfin à la tête de *A suivre.* Ce premier numéro qu'il a réalisé en étroite collaboration avec la direction de Casterman (Louis Gérard, Didier Platteau et Etienne Pollet) est à la fois prometteur et déroutant. Prometteur, par la grande qualité des bandes dessinées présentées et ce n'est paraît-il qu'un début, déroutant par la grande place laissée au rédactionnel. Et là je crois qu'il y a erreur. Non pas sur la qualité des textes mais sur le pari de faire accepter par le lecteur de B.D. un produit non spécifique. Loin de moi l'idée de critiquer la qualité des auteurs choisis — Jakez Helias et Eugène Sue pour le premier numéro — mais plutôt d'avoir quelques doutes sur la réaction du lecteur de bandes dessinées somme toute très sectaire. Je le dis d'autant plus volontiers que j'en suis. Je ne dis pas que j'ai raison mais il semble que les échecs de tentatives de ce genre témoignent en ma faveur. On se souviendra de *Tintin* l'hebdoptimiste qui voulait associer le style *Salut les copains* à celui de *Tintin* et de son échec retentissant. *A suivre* s'adresse à des lecteurs avertis, c'est vrai, mais ne sont-ce pas surtout ceux qui hier ont mis *Tintin* en échec qui aujourd'hui lisent les revues de B.D. plus adultes ?

Ne pensez pas à la lecture de ces lignes que je suis de l'avis de l'équipe de *STP* qui ne trouve que des défauts à *A suivre.* Bien au contraire *A suivre* marque une étape importante dans la conception des revues de B.D. et je souhaite qu'elle permettent aux autres d'en prendre de la graine. Car si le texte me paraît un peu étouffant, la partie bande dessinée est copieuse et de qualité. Tardi et Forest nous offrent un fantastique numéro avec « Ici Même » bande qui allie avec bon goût le graphisme très personnel de Tardi et l'univers un peu fou de Forest. « Ici Même » est déjà un classique avant même que l'on en connaisse la suite. Il est probable que cette bande servira de référence lorsque dans quelques décennies on parlera de bandes dessinées.

Egalement au sommaire un merveilleux « Corto Maltese » d'Hugo Pratt. Que dire d'autre sinon que c'est du meilleur Pratt, mais vous le savez déjà. A noter aussi une curieuse adaptation du roman de Renart par Forest — qui décidément apporte beaucoup à *A suivre* — pour Cabanes un dessinateur qui commence une bien belle carrière.

Seul point noir — mais dont la suite devrait me faire mentir — « Bran Ruzh » de Claude Auclair qui fait dans la B.D. bretonnante. Je sais bien que mon ami Numa Sadoul ne sera pas d'accord mais ce genre de bande dessinée m'ennuie et encore c'est parce qu'à *Schtroumpfanzine* on doit être poli. Les dessins sont beaux, mais avouez que ces dix premières planches ne nous apportent pas grand chose. Lorsque les éditions Casterman nous disent que le récit sera le mot clef de *A suivre* je crois qu'Auclair n'a rien compris ou peut-être faudrait-il lui donner à lire « la ballade de la mer salée » pour qu'il comprenne ce qu'est un vrai récit en bandes dessinées.

Mais ne soyons pas plus royaliste que le roi et attendons avec impatience le prochain numéro de *A suivre* qui nous réservera d'autres découvertes.

Henri Filippini

LE NUMA-NUMA CARESSEUR ET LES DESSINEUX D'AUJOURD'HUI

Moi, frère siamois-ennemi du Numa-Numa Frappeur que vous avez découvert dans le dernier numéro, je me présente comme M. Hyde du Dr Jekyll, le yang du yin, le verso du recto, le Combaluzier de Roux, le versa du vice... bref, le Numa-Numa Caresseur est l'antithèse absolue de son proche parent. D'où, leur coexistence pacifique au sein d'une même entité que j'assume présentement, haut la plume. Tandis que l'un dénonce, l'autre encourage ; le premier attaque, le second défend. Et tous les deux, unis pour le meilleur et le pire, se piquent d'enthousiasmes contradictoires...

Ainsi, me voici vous dressant une liste de quelques jeunots de chez nous dont il importe de proclamer la valeur, attendu que la presse spécialisée ne le fera qu'une fois qu'ils seront en place. Des dessinateurs, des scénaristes plus ou moins débutants, qui seront les vedettes de demain, à condition que les gros poissons ne les dévorent pas en chemin ou leur donnent les moyens de s'affirmer.

J'aime tout particulièrement Alex Barbier et ses bandes-peintures qui aiment les corps de garçons nus, images sensuelles vibrant périodiquement dans les pages de *Charlie,* en touches d'encres délicieusement troublantes. Dans un registre voisin — celui du trouble de l'ambigü —, Michelangeli me paraît devoir aller loin, dans *Pilote* ou dans *Métal hurlant,* bien que le côté « expérimental » de certaines planches puisse rebuter quelquefois le lecteur paresseux (rendu paresseux par les miévreries habituelles de la B.D.). Toujours dans le même rayon, le tandem Coucho-Pailler, venu d'*Antirouille* à *Pilote* semble très à l'aise dans un style parodico-musculaire qui recèle des moiteurs, des traces humides de fascination homosexuelle latente (ciel ! je me mets à parler comme un exégète...). Pareil pour Gérald Gorridge, de Loubot, qui donne dans le narcissisme avec une complaisance sans doute justifiée par son physique de pop-star ; il devrait parfaire sous peu un graphisme déjà excellent. Et que devient Veeska, le doux peintre des androgynes dont Falatoff et le Canard Sauvage avaient révélé le talent si particulier ?... Pour *Métal,* Denis Sire donne lui aussi dans l'équivoque en dessinant d'opulentes nudités qui, comme celles de Claeys, se fondent en un moule unique, fortement unisexué. Je me délecte encore du sensualisme graphique d'un Marcelé, dans *Pilote,* qui me rappelle un peu, par son évanescence calculée et sa richesse débridée, les bandes du sieur Guitton (c'est un compliment !). Et puisque nous tournons peu ou prou autour des choses du sexe, j'aimerais bien savoir où sont passés Hube et Kmiecik, piliers obscènes de la défunte Presse Pirate. Avec eux, on était en pleine bédé de défonce, porno sans complexe, volontairement cradingue. L'humour cracra, voire malodorant est le fait du nommé Charlie Schlingo (qui pue des pieds et ne se lave pratiquement jamais), inventeur de la « bande dessinée olfactive » dans « Le café au lait du dimanche matin », « Punk » ou son « Havane Primesautier ». A ses côtés, des « espoirs » comme Bédax, Denis ou Pubax retiennent toute notre attention d'ancêtres qui se font plaisir en regardant pousser les petits loups. Les mêmes revues, plus *Amazing Amazone* ont en outre révélé le couple Pateloux : Annette et sa naïveté éroticofamiliale, Gérard et son classicisme naïf. Des gens hautement fréquentables... Ne quittons pas le domaine érotique sans saluer Anne-Marie Simond, dite « Bichette », et la rudesse sensuelle tout helvétique de ses beaux dessins. Et je tire mon béret à un nouveau « prince de l'humour » dévastateur à composantes pornographiques : Hugot, à placer tout près de Pétillon sur le podium des Maîtres d'aujourd'hui. Un grand bravo également à MM. Chapiron, Lulu et Loulou qui usent, chez Bazooka, d'une centaine de pseudonymes tout à fait punks...

Quittons le pays du trouble des sens (tous les artistes dont je viens de causer donnent plus ou moins dans ce qu'il est encore malséant de dire au XXe siècle libéral) pour survoler d'autres territoires où croissent des fruits gorgés de sève. La presse parallèle a toujours servi de tremplin à quelques talents incontestables (même s'ils sont parfois contestés). Prenez Falatoff : il a publié des mecs appelés Mako, Volny, Caro, Zorin, et j'en passe. Gelule affiche Bertrand, un style vigoureux pour une inspiration d'aujourd'hui. La Suisse avait Poussin, dont on ne parle pas assez de nos jours (au fait, la Suisse est-elle à ranger dans la presse parallèle ?). Cyclone publie Loustal, humour surréaliste prenant, Stillace, maladroit et riche, Bihannic, lyrique à fond, sans oublier Cortman ou Guérinot qui se débarasseront un jour de la « marque Moebius » pour voler de leurs propres ailes. Métal donne la parole à des génies en herbe, loué soit-il ! Non, pas loué : vendu soit-il, ça rapporte davantage de sous ! Serge Clerc y développe sa griffe orifinale, d'une virtuosité flamboyante ; M. Picotto y apprend avec Druillet à épanouir des visions picturales hardies ; Margerin s'y amuse à nous faire rire de choses pourtant pas très gaies. C'est là que Chantal Montellier prend son essor avec sa remarquable fresque sur 1996. *Pilote* a lancé plus d'un nom, et récemment encore : Jean-Michel ou Lacroix-Tartempion sont de ceux-là. Au fait, s'agit-il de Georges Lacroix ou d'un autre ?... Dans l'Echo des Savanes, Benoît fait preuve d'une grande maîtrise, humour en demi-teinte et sens de l'angoisse de notre monde en folie. Quant à Fluide Glacial, il porte à la consécration trois auteurs précieux : Goossens, probablement un Belge dévoyé, Cabanes, le bénédictin du trait, déjà vu dans Imagine, Binet, champion du rire cruel et tendre, présenté dans Mormoil il y a déjà si longtemps.

Moi, j'aime tous ces gens-là et je suis confiant dans l'avenir de mon beau pays, du moins en ce qui concerne la relève des petits miquets. Je voudrais que l'on parle d'eux, qu'on les publie partout, qu'on leur donne les moyens de progresser vite et bien. Il y en a beaucoup d'autres, vous savez, je ne peux pas dépasser le nombre de lignes qui me sont tain-parties. Mais je reviendrai prochainement vous dire tout le bien que je pense des Baudoin, G.R., Glass, Laîné, Cornillon, Bousseau, Nicollet, Kelek, Wasterlain ou Jannin, entre cinquante autres de haut acabit. On se reverra, si le Numa-Numa Frappeur veut bien me laisser un peu de couverture. Pousse-toi, hé ! gros lard, tu prends tout le lit avec ta hargne nauséeuse...

Le Numa-Numa Caresseur

MAURICE TILLIEUX NOUS A QUITTÉS

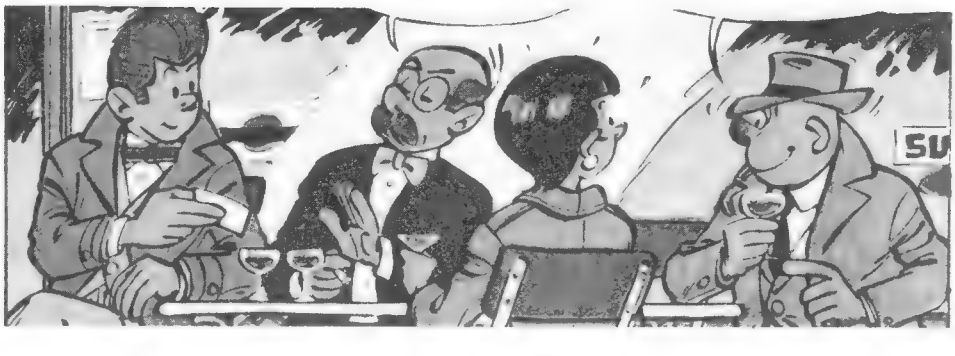
Ce numéro de *Schtroumpfanzine* était juste bouclé lorsque Fmurrr — toujours au courant de tout dans ses alpages — m'annonce que Maurice Tillieux était mort. Dans la soirée du 31 janvier il roulait sous la pluie du côté de Vendôme, la voiture a dérapé et s'est jetée sur un camion. Maurice Tillieux devait décéder quelques heures plus tard à l'hôpital de Tours. Lui qui avait si souvent imaginé d'étonnants carambolages disparaît victime de ces voitures qu'il avait tant aimées.

Je l'avais rencontré pour la première fois lors du congrès de New York en 1972 et depuis c'était une joie pour moi de retrouver ce grand gaillard toujours souriant, qui aurait donné sa chemise pour faire plaisir à un ami. Nous l'avions tous revu avec plaisir lors du dernier salon de la bande dessinée à Angoulême, coiffé de son éternelle casquette de marin. Son rire résonnait haut et franc à travers les stands. Tillieux ne rira plus, ne nous fera plus éclater de rire, il nous a quittés comme pour nous faire une dernière farce... une bien sale farce.

Le dernier numéro des *Cahiers de la bande dessinée* en a assez dit sur la carrière de Maurice Tillieux pour que je ne la reprenne pas en détails. Il était le créateur du célèbre « Gil Jourdan » mais avait aussi animé les aventures de Marc Jaguar, de César, de Bob Bang et aussi de Félix qui depuis quelques années était réédité avec succès. Tillieux a aussi écrit des centaines de pages de scénarios pour Will (« Tif et Tondu »), Walthéry (« Natacha »), Francis (« La Ford T »), Piroton (« Jess Long »)... Raconteur d'histoires il l'était devenu parce que les scénaristes manquaient à *Spirou*. Ce fut un coup dur pour « Gil Jourdan » qui perdit son créateur. Tillieux parlait de reprendre prochainement les aventures de son héros vedette, et je lui demandais toujours en plaisantant combien de planches il avait déjà réalisé. Je crois qu'aucune planche n'avait vu le jour et aujourd'hui je suis hélas certain que « Gil Jourdan » ne retrouvera plus jamais son père. Mais il a plus de chance que lui puisque les héros ne meurent jamais. Adieu Maurice, mais crois-moi des générations de lecteurs se passionneront encore à la lecture de tes histoires.

Henri Filippini

Ph. X



SCHTROUMPF fanzine

Je désire m'abonner à **SCHTROUMPFANZINE** pour un an, soit 11 numéros, au prix de 100 F (France) et 110 F (Etranger).
Règlement joint par chèque ou mandat.

NOM _____ Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____

CIRCUS

Dernière minute : dans le n° 13 de CIRCUS, une nouvelle histoire de Pichard : « L'usine » et une nouvelle série d'Annie Goetzinger et Mora : « Felina ». A ne pas manquer !

Pour tout nouvel abonnement souscrit, CIRCUS vous offre une réédition des années cinquante : « Les Aventures de Titi Volcan, détective privé » dans LE NARCISSE D'ARGENT, la première bande dessinée de GODARD, signée EME.

Un album format 21 × 29 cm de 24 pages sur un beau papier 135 grammes, tirage limité à 1 000 exemplaires numérotés. Cet album ne sera pas mis en vente ni offert à qui que ce soit s'il n'est abonné à CIRCUS. Ces conditions garantissent la valeur de cet album. Gageons qu'il s'agira là d'une belle pièce de collection dans quelques années ! Il vous sera adressé sous pli séparé dès l'enregistrement de votre abonnement, dont le prix reste inchangé.

6 numéros à 20 F + un album inédit = 100 F seulement

(Etranger 120 F. Offre valable jusqu'à épuisement du stock)

BON A DECOUPER OU A RECOPIER ET A ADRESSER AUX ÉDITIONS JACQUES GLENAT, 6 RUE LIEUTENANT CHANARON, 38000 GRENOBLE.

Je désire m'abonner à CIRCUS à partir du N° au prix avantageux de 6 n^{os} pour 100 F seulement et recevoir en cadeau un exemplaire numéroté de l'édition à tirage limité de « TITI VOLCAN » par Christian Godard.

NOM.....

Prénom.....

Adresse .....

Règlement joint par :

☐ CHÈQUE BANCAIRE ☐ CHÈQUE POSTAL ☐ MANDAT LETTRE

LES ALBUMS DU MOIS

LA PENSION RADICELLE

(Ed. Jacques Glénat)

Depuis quelque temps, la collection B. Découvertes reprend avec plus ou moins de bonheur des bandes dessinées parues dans les années cinquante. « La Pension Radicelle » est à inscrire au nombre des initiatives heureuses. Cette série du regretté Gire fit les beaux jours du journal *Vaillant* et pour ceux qui n'ont pas eu la chance de suivre semaine après semaine les avatars des pensionnaires de Radicelle, cet album est l'occasion d'une véritable découverte : gags en une planche ou l'auteur s'efforce de varier le titre, humour un peu désuet certes, mais qui ne manque pas de charme, dessin très efficace, bien que l'absence de la couleur se fasse par instant sentir. C'est agréable à lire, dynamique et sans autre prétention que de distraire le lecteur. Parions que cet album conquerra un public beaucoup plus large que celui des nostalgiques des années cinquante. A quand un deuxième album de « la pension Radicelle » ?

Jean Léturgie

LA MACUMBA DU GRINGO

(Dargaud)

La collection Pilote proposé par Vidal et Moliterni nous réserve bien des surprises comme en témoigne cet album. Une histoire fabuleuse comme seul sait en raconter Pratt, où réalité et occultisme se mêlent avec un bonheur sans égal. Monde étrange où les âmes des morts côtoient les vivants. Ce n'est pas du meilleur Pratt sur le plan graphique, mais je considère avant tout Pratt comme un conteur d'histoire. Il sait faire participer le lecteur, et l'album refermé, on ne peut s'empêcher de s'interroger. Dans « la Macumba du Gringo », il est dommage qu'une mauvaise mise en couleurs enlève à l'album tout relief et lui ôte de sa magie. On en vient à regretter le noir et le blanc de la prépublication dans *Pilote*. Malgré tout, c'est une excellente histoire et ne pas s'offrir cet album serait une véritable hérésie.

Jean Léturgie

FREUDAINES

par Lucques
(Ed. du Cygne)

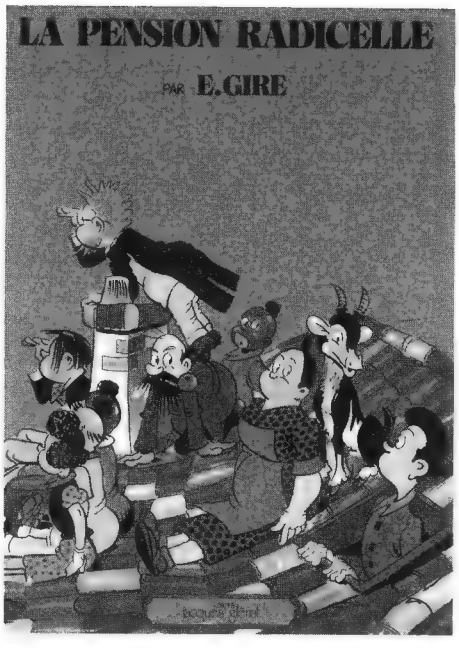
Un livre agréable, souriant, qui traite la psychanalyse avec humour. Le dessin est bien fait et on entre sans appréhension dans le cabinet du Docteur Lucques. Les clients se succèdent à un rythme effréné avec leurs petits problèmes qui n'en sont pas ; cela va de l'agent de police victime du règlement à Landru dont la femme est frigide, en passant par l'extraterrestre enquêtant sur les mœurs de notre bonne vieille planète. La deuxième partie de ce recueil, « psychoses toujours » est dans le même esprit mais nous entraîne cette fois au cœur de la vie de nos concitoyens. Un livre d'humour qu'il faut déguster à petite dose comme un vin millésimé.

Jean Léturgie

TOMBEUR DE HAUT

par Lucques
(Ed. du Fromage)

Un album déroutant et splendide. Déroutant parce qu'il regroupe des histoires courtes et que chaque fois que vous changez d'histoire, vous vous demandez : est-ce bien le même dessinateur ? Splendide, parce que Lucques nous montre toute l'étendue de son talent, et il en a, le bougre, tant au niveau graphique qu'au niveau scénario. Le graphisme s'adapte au genre d'histoire choisie et cette diversité donne à l'album beaucoup de dynamisme. Ajoutez à cette brillante démonstration l'humour de Lucques



et vous comprendrez qu'en lisant ces histoires vous ne pouvez que passer de bons moments. Un album qu'on lit et relit avec toujours le même plaisir, c'est si rare en ce moment, alors ne vous en privez pas !

Jean Léturgie

AU MOYEN AGE LE SECRET ET LE VASE DE SOISSONS

par Calvo

Les éditions *Futuropolis* offrent pour notre plus grand plaisir trois nouveaux albums de la collection « Moustache et Trotinette ». S'il est vrai que le scénario a beaucoup vieilli, jusqu'à être parfois ennuyeux par ses répétitions, le dessin de Calvo, lui, n'a pris aucune ride. Ces trois aventures médiévales des petites souris et de leur ami le chat Moustache sont certainement parmi les plus belles de la série, Calvo adorant dessiner les décors moyennageux. Personne ne peut rester insensible aux trognes des personnages de Calvo ni à ses forêts profondes où se trament des drames souvent mortels pour le petit monde des animaux. Comme à son habitude *Futuropolis* nous offre une reproduction parfaite des planches de Calvo où fourmillent mille détails tous plus cocasses les uns que les autres. Que dire de plus sinon que vous inviter à vous plonger dans cette très longue aventure qui sent bon la B.D. de papa.

Editions Futuropolis — Chaque volume 52 pages — 15 F.

Henri Filippini

BELLOY

(Ed. Michel Deligne)

L'éditeur aux « mille exemplaires » nous propose une nouvelle salve d'albums, pas moins de six. Quatre d'entre eux sont consacrés aux aventures de Belloy personnage créé par Uderzo et Charlier pour *International Press*. C'est pour le lecteur l'occasion de découvrir Charlier scénariste humoristique et de faire connaissance avec un personnage sympathique à mi-chemin entre Oumpah-Pah et Astérix. Cette reprise en albums des quatre aventures du chevalier sans armure a surtout le mérite de nous faire découvrir le dernier épisode (L'homme qui avait peur de son ombre) qui ne fut pas repris dans *Pilote* et dont seulement 20 planches parurent dans *Pistolin*. Nous sommes à présent accoutumés aux prix pratiqués par Michel Deligne, mais en prenant connaissance de ces albums, je n'ai pu chasser de mon esprit le sentiment de ne pas en avoir pour mon argent. Ce n'est pas la série elle-même qui est en cause, non, mais bien les conditions de réalisation des albums. L'impression est mauvaise, voire illisible, plusieurs planches ont été mal redessinées. Il est certain que les clichés n'ont pas été faits à partir des originaux et qu'effectivement on ne peut attendre d'un tel procédé une grande qualité d'impression. Mais lorsqu'on se permet de vendre un album noir et blanc 42 F, il faut au moins que la qualité soit en accord avec le prix, à moins de se moquer complètement des éventuels acheteurs...

Jean Léturgie

GAI-LURON,

Ce héros au sourire si doux
par Gotlib

Voici donc le sixième volet de la fabuleuse saga de Gai-Luron, premier grand héros créé par Marcel Gotlib dont les aventures furent publiées par le journal *Vaillant*. C'est dans cet album que l'on voit disparaître le renard Jujube — premier héros de cette bande dessinée — au profit de Gai-Luron qui devient la vedette unique de la série. Gai-Luron, le chien le plus flegmatique de la bande dessinée, est ici magistralement mis en scène par un Gotlib qui avait déjà toutes les qualités graphiques que nous lui connaissons aujourd'hui. Si les premiers albums de la série ont quelque peu dérouté les lecteurs qui ne connaissaient pas cette facette du dessinateur de la « Rubrique à brac » il n'en est pas de même pour ce sixième volume qui frise la perfection. A signaler un découpage hilarant qui permet de se costumer en Gai-Luron. De quoi rire en famille ce qui après tout n'est pas si mal.

Editions Audie — 60 pages — 20 frs.

Henri Filippini

LA RÉVOLTE DES ROIS

par Jean Graton

Michel Vaillant a vingt ans et 31 aventures à son palmarès. On peut se demander comment une histoire aussi médiocre a pu tenir aussi longtemps le Haut du hit-parade de la bande dessinée. Car enfin, les scénarios sont nuls et le plus souvent au service de la publicité ; les dessins quant à eux présentent des personnages qui paraissent avoir tous le même air de famille. Seules les voitures peuvent intéresser l'amateur mais de mauvaises langues disent que Jean Graton n'y est pas pour grand chose. Cette révolte des rois nous conte la déchéance des vieux pilotes face à la nouvelle génération qui monte. Mais consolez-vous, le héros Michel Vaillant, trouvera une fois de plus le moyen de tirer la couverture à lui. Bref, une bande dessinée qui ne fait pas honneur à l'histoire du 9e art mais qui risque de durer encore longtemps.
Ed. Dargaud — 17 F.

Henri Filippini

TANTE LENY Présente !

par l'équipe de Tante Leny

Aart Clerckx, Armand, Harry Buckinx, Evert Meulen, Peter Pontiac, Peti Buchel, Marc Smeets, Evert Geradts et surtout Joost Swarte sont les auteurs de ce passionnant album. Tante Leny Presenteers est un petit magazine underground publié en Hollande depuis janvier 1971. La toute jeune école hollandaise influencée par les comics américains y a réalisé un grand nombre de séries toutes intéressantes. Ce premier recueil nous permet de découvrir une sélection de bandes à la fois originales et lisibles. Je suis certain que tous ceux qui ont découvert des numéros de *Tante Leny* en regrettant de ne pas connaître le hollandais seront heureux de pouvoir enfin en lire la traduction française. On y découvre avec intérêt l'hésitation de ces jeunes

dessinateurs entre la bande dessinée belge traditionnelle et l'underground américain. Le résultat est stupéfiant d'autant plus que la présentation de l'album est très soignée et la traduction très bien faite.

Edition Falatoff — 108 pages noir et blanc — 35 F.

Henri Filippini

LES ITALIENNES

par Claude Soulard
et André Leborgne

Ce luxueux album est en fait le numéro 35/36 de la revue *RanTanPlan* qui fut un des hauts lieux de la bande dessinée. André Leborgne et Claude Soulard présentent pour notre plus grand plaisir les héroïnes sexy de la bande dessinée italienne et elles sont légion. De Diabolik à « Raquel » en passant par « Angelica », « Bonnie » et cent autres jolies filles de la B.D. italienne nous découvrons toute la richesse de ce que de l'autre côté des Alpes on appelle les « fumetti per adulti ». Des centaines d'illustrations classées en douze chapitres aux titres évocateurs : le baiser, jeux de bouches, jeux de garçons, jeux de brutes, le grand jeux, etc. Un volume à la fois bien documenté et soigneusement réalisé qui intéressera tout amateur de bande dessinée.

Editions RTP — 96 pages — 290 FB — 42 FF.

Henri Filippini

LA MAIN VERTE

par Nicole Claveloux et Zha

On connaissait surtout les livres pour enfants réalisés par Nicole Claveloux, livres qui le plus souvent finissaient leur carrière dans la bibliothèque des grands. Voici enfin un ouvrage en couleur et en B.D. de cette grande illustratrice. Les dessins aux décors baroques sont d'une grande beauté d'autant plus que la couleur sert admirablement le graphisme très personnel de Nicole Claveloux. L'ensemble serait parfait si le scénario n'était pas aussi fade et l'argument de cette Main verte aussi mince. Mais qu'importe puisque l'album est très beau et nous permet de mieux connaître cette talentueuse dessinatrice qu'est Nicole Claveloux. Je suis d'ailleurs persuadé qu'elle nous réserve encore bien des surprises dans le domaine de la bande dessinée.

Les Humanoïdes Associés — 52 pages en couleurs — 36 F.

Henri Filippini

LE RETOUR DE LA BÊTE

(Dupuis)

Depuis quelques épisodes, la série « Tif et Tondu » s'essouffle tant par le dessin que par le scénario. « Le Retour de la Bête » ne fait hélas pas exception et s'inscrit bien dans une ligne de médiocrité qui semble désormais la règle pour les aventures de Tif et Tondu. (Ce n'est malheureusement pas la collaboration de Desberg pour le prochain épisode qui changera le cours des choses.) L'histoire que nous raconte Tilleux est cousue de fil blanc, et quand je dis fil, c'est plutôt cables qu'il faudrait employer. Les coïncidences sont tellement incroyables, les bandits tellement soucieux de se faire prendre que malgré toute ma bonne volonté je n'ai pu à aucun moment entrer dans le jeu. Au niveau graphique, le relâchement se fait sentir un peu plus à chaque épisode et il n'est besoin que de comparer les dessins d'« Isabelle » et ceux de Tif et Tondu pour se rendre compte de la lassitude du dessinateur vis-à-vis du barbu et du chauve. Un épisode qui n'aurait jamais du être publié et encore moins repris en album.

Jean Léturgie

RAS LE BILL

(Dupuis)

Voici une nouvelle salve de gags des sympathiques personnages de Roba. Le cocker Bill prend de plus en plus la vedette et ce n'est pas pour nous déplaire. La qualité de cet album est égale aux douze (Eh oui !) déjà parus et la seule inquiétude que j'ai, est de voir le rythme de production de Roba baisser au fur et à mesure que le temps passe. Espérons qu'il ne se fera pas aussi rare que l'est Franquin. Souhaitons longue vie à Boule et Bill et savourons page après page cette nouvelle merveille signée Roba.

Jean Léturgie

CIBLES POUR LONG THI

(Dupuis)

Tout en force et en muscles, voici Archie Cash plongé dans une aventure obscure et bien déroutante. Cet album est en fait le premier d'une trilogie et pour la bonne compréhension de l'histoire on peut regretter que les trois épisodes ne soient pas sortis simultanément. Quartiers sordides, bagares, meurtres sont à tout instant présents dans « Cibles pour Long Thi ». Arrivé à la quarante quatrième planche, on se demande à quoi tout cela rime. A vrai dire, je trouve le scénario de Brouyère confus et trop souvent mal construit. Le dessin de Malik, s'il est sans conteste bien fait, me laisse une impression de malaise. N'a-t-on pas autre chose à montrer en bande dessinée que du muscle et des bagarres de rues ? C'est une B.D. qu'il est bien surprenant de voir paraître dans *Spirou* et dont je ne m'explique pas le succès.

Jean Léturgie

MISTER PALMER ET DOCTEUR SUPERMARKETSTEIN,

par Pétillon
(éd. Fromage, 25 F)

Second tome des aventures du « privé » Jack Palmer, l'une des plus fabuleuses parodies du roman noir jamais sorties du cerveau fou d'un auteur. Pétillon domine complètement son génie destructeur. Palmer est sans cesse dépassé par tout ce qu'il lui arrive ; Sam, celui qui détient les clés de l'intrigue reste à jamais ligoté à sa chaise ; le grand Supermarketstein reste pour nous l'inventeur d'une « nouvelle race de magasins »... Tout ce que fait René Pétillon est à possé-

der absolument, sous peine de mourir idiot (pas lui, vous !). J'ajoute que le susdit est maintenant père d'un petit Jean-Marc : une création de plus à son actif...

Numa Sadoul

LA-BAS,

par Druillet
(Humanoïdes Associés, 29 F)

Suite et fin du destin de Vuzz, entamé chez Dargaud pour se reposer des grandes planches « léchées » où Druillet tournait en rond. 64 pages de quête, de rage, de violence et de mort. Avec un sublime morceau d'anthologie : la fin de l'histoire, où Vuzz choisit de mourir en beauté, avec un souffle, une intensité rarement atteints dans l'expression graphique.

Numa Sadoul

LA MACUMBA DU GRINGO,

par Pratt (éd. Dargaud, 18 F)

Nouveau titre dans la bonne collection *« Pilote »*, un album tout en couleurs et en images où s'épanouit la maîtrise du seigneur Hugo. Avec peu de texte, l'auteur nous entraîne dans un tourbillon magique où le vaudou, les zombies et la Liberté tissent un récit de fièvre comme on aimerait en dévorer plus souvent. Atteignant presque au niveau des grands chefs-d'œuvre de Pratt, cette macumba témoigne une fois de plus de l'art suprême du créateur vénitien. Pratt reste bien le Patron...

Numa Sadoul

PRINCE VALIANT tome 3,

par Foster (éd. Serg, 98 F)

On l'attendait depuis un moment ; le voici, toujours beau, toujours grand, toujours ensorceleur. Hal Foster n'est plus à présenter, sa grandiose vision des légendes de la Table Ronde non plus. Moyen Age de cinéma, lyrique et vibrant, dessiné superbement, raconté sans faille : ces 365 pages doivent combler les amoureux de la belle ouvrage, de la belle image et des mythes universels. Un monument dont, une fois n'est pas coutume, on ne se lasse pas.

Numa Sadoul

JUSQU'A PRÉSENT,

par Thé Tjong Khing
(éd. Artefact, 20 F)

Indonésien adopté par les Pays-Bas, Thé Tjong Khing est devenu l'un des maîtres de la B.D. néérlandaise. L'album qui le révèle enfin en France contient six histoires reprises de De Vrije Balloen (le ballon libre), né de la fusion des deux grands hebdos *Pep* et *Sjors*. Le classicisme « à l'américaine » du trait exacerbe une liberté de ton, une étrangeté d'inspiration très appréciables. Utilisant des archétypes de notre vie quotidienne, l'auteur peint un univers peu éloigné du nôtre mais fantasmé ; par le détournement de thèmes qui nous sont proches — folie, pollution, libération de la femme, Marylin Monroe —, Thé Tjong Khing crée une œuvre forte et personnelle qu'il est temps de connaître enfin.

Numa Sadoul

SUPERDUPONT,

par Lob-Gotlib-Alexis
(éd. Audie)

C'est le premier tome du fabuleux super-héros « cent pour cent français », grotesque et désopilant. C'est une série subversive en diable. C'est le fin du fin de la collaboration album posthume d'Alexis. C'est sans aucun doute l'une des plus revigorantes lectures du moment. Que dire de plus ?

Numa Sadoul

Les informations contenues dans **SCHTROUMPFANZINE** sont libres de toute publicité.

SCHTROUMPF fanzine

SCHTROUMPFANZINE est un supplément à **SCHTROUMPF / LES CAHIERS DE LA BANDE DESSINÉE**, édité par la Société des Editions Jacques Glénat, sarl au capital de 100.000 F
RC Grenoble B 302 069 414 0027
Siège social 6, rue Lieutenant-Chanaron, 38000 Grenoble - Tél. : (76) 87.37.58

Bureau à Paris : LE KIOSQUE,
19, rue Ferdinand-Duval, 75004, PARIS
Tél. : 278.24.91.

Le numéro 10 F
Abonnement un an, 11 numéros,
France 100 F, Etranger 110 F.

Rédacteur en chef : Henri Filippini
Rédaction : Henri Filippini, Jacques Glénat, Jean Leturgie, Antoine Roux, Numa Sadoul.
Maquette : Roger Brunel.

Les articles, documents et traductions sont © Editions Jacques Glénat, sauf mention contraire.

Toute reproduction même partielle des textes et illustrations est interdite sans autorisation.

Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Nous remercions les auteurs et les maisons d'éditions qui nous ont autorisés à reproduire les illustrations et extraits dont ils détiennent le copyright.

FEVRIER 1978

éditions jacques glénat

NOUVEAUTES

15 MARS 1978

COLLECTION BDECOUVERTES

- LE CHEVALIER A L'EGLANTINE : *par LE RALLIC et MARIJAC. Encore un classique de COQ HARDI. Broché, 20 F.*

- SUBMERMAN : "LES PEUPLES DE LA MER", *deuxième tome de cette histoire de LOB et PICHARD. Broché, 20 F.*

REVUES

- SCHTROUMPFANZINE N° 17 : *troisième numéro de la nouvelle formule avec articles, interviews (F'Murr, Norma), etc. Le seul magazine mensuel d'actualité de la bande dessinée. Couverture de F'MURR. Exonéré, 10 F.*

- CARTON N° 6 : *consacré à CLAUDE SERRE. Un numéro attendu grâce au succès de ses deux recueils de dessins, "HUMOUR NOIR ET HOMMES EN BLANC" et "LE SPORT". Exonéré, 18 F.*

COLLECTION MARGINALIA

- LES FORCEURS DE BLOCUS : *un texte oublié de JULES VERNE. 18 F.*

- NUITS DE TERREUR : *par PAUL FEVAL. 18 F.*

REEDITIONS

- MARIE-GABRIELLE DE SAINT EUTROPE : *le chef d'oeuvre de PICHARD. 144 pages couleurs. 120 F.*

- HUMOUR NOIR ET HOMMES EN BLANC *par CLAUDE SERRE. Le best seller de l'humour. 25 F.*

COLLECTION VIVRE LE CINEMA

- 100 MONSTRES DU CINEMA FANTASTIQUE *par JEAN-PIERRE ANDREVON et ALAIN SCHLOCKOFF. La plus épouvantable galerie de monstres jamais présentée. 260 pages avec filmographie détaillée. Préface de Henri GOUGAUD. 49 F.*

Vous pouvez commander tous ces ouvrages par correspondance, franco de port et d'emballage, en vous adressant aux Editions Jacques Glénat, 6 rue Lieutenant Chanaron, 38000 - GRENOBLE. Le catalogue général de nos publications vous sera envoyé sur simple demande.

Georges Pichard

Marie-Gabrielle de Saint-Eutrope

Un album luxueux de 144 pages,
format 24 x 32 cm, tout en couleurs.
130 planches inédites de Georges Pichard,
pour la première fois scénariste de sa propre histoire.

Reliure soignée, toile et dorure au fer,
sous emboîtage carton. Vente réservée aux adultes.

Edition originale et intégrale : 120 F

Editions Jacques Glénat, 6, rue Lieutenant Chanaron
38000 GRENOBLE

Imprimé en France par Imprimerie Léostic, 38170 Seyssinet - 1er trimestre 1978
Le directeur de la publication : jacques Glénat - Commission paritaire N° 56984 - Editions J. Glénat, 6, rue Lieutenant-Chanaron, 38000 Grenoble